Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

HISTOIRE
DE BERTHOLDE

Traduction Libre
de l'Italien de
Julio Cesare CROCI,
et des Academiciens.
della CRUSCA

1re. Partie.

A la Haye
M. DCC. LII.

Fondo Doria
II. 144.
961283
Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

LES AVENTURES DE *BERTHOLDE*,

Avec l'Hiſtoire de ſa Fortune & ſon Teſtament.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Pour ſervir d'introduction aux Suivants.

SI l'on meſuroit l'eſprit des hommes à la figure de leurs corps, & ſi l'on jugeoit de l'un par l'autre, je me garderois bien d'offrir à

mes Lecteurs, le perſonnage que je leur préſente. Jamais en effet la Nature n'en fit de plus difforme, ni de plus rebutant. Comme nous voyons qu'elle ſe plaît quelquefois à raſſembler dans certaines Créatures humaines toutes les graces & toutes les perfections corporelles, il ſemble qu'elle eût de même pris plaiſir à faire de mon Héros un Chef-d'œuvre de laideur, tel qu'on n'en avoit peut-être jamais vu avant lui. Peut-être vous imaginerez-vous, Lecteur, que j'exagére : vous en jugerez-vous même après que je vous en aurai fait le portrait.

UNE tête groſſe & ronde comme un Ballon, garnie de

cheveux roux, fort plats, & qui avoint toute la rudeſſe des ſoyes d'un Porc ; un front très-étroit & tout ſillonné de rides; deux petits yeux chaſſieux, bordés tout au tour du plus vif incarnat, & ombragés par une paire de ſourcils dont on auroit pu ſe ſervir au beſoin en guiſe de broſſes ; un nez camus, de couleur de bétterave, & qu'on auroit pris pour un véritable éteignoir ; une bouche de travers d'où ſortoient deux longues dents crochues qui reſſembloient aux défenſes d'un Sanglier, & dont la grandeur démeſurée confinoit à deux oreilles ſemblables à celles qu'eut autrefois *Midas* ; une lévre d'une groſſeur prodigieuſe qui en

tombant ſur un menton de galoche, ſembloit y ſuccomber ſous le poids d'une barbe auſſi toufuë que craſſeuſe ; un col des plus courts, que la Nature avoit garni d'une eſpèce de collier formé par dix ou douze petites loupes qui l'entouroient ; Voilà quelle étoit, en mignature, la figure du perſonnage dont je vais écrire l'hiſtoire. Le reſte de ſon corps répondoit parfaitement à ſa groteſque phiſionomie ; deſorte que, depuis la tête juſqu'aux pieds, on peut dire que c'étoit un eſpece de Monſtre qui, par ſa difformité, & par le poil dont il étoit tout couvert, ſembloit plutôt être un Ours, & un Ours des plus mal léchés, qu'une Créature humaine.

Mais ſi la Nature l'avoit ſi fort maltraité de ce côté-là, d'un autre, elle l'en avoit bien dédomagé par la ſubtilité, la gentilleſſe, & la ſolidité de l'eſprit qu'elle lui avoit donné. Ces avantages, infiniment plus précieux que tous les autres, de l'état de ſimple & chétif Païſan qu'il étoit, le firent parvenir à celui de Favori d'un grand Prince, & le tirerent heureuſement de tous les piéges & de tous les dangers qu'il eut à éviter avant que d'arriver à ce dégré éminent de fortune. Ce ſont les Aventures de ce ſecond *Ëſope* que j'entreprens d'écrire, & que je vous preſente, Ami Lecteur, comme une inſtruction amuſante & récréative dont j'eſpere que

vous ne ſerez pas mécontent. Ne vous attendez cependant pas à trouver ici un ſtile étudié & fleuri, tel qu'eſt celui de la plûpart des Romans d'aujourd'hui, dont tout le mérite ne conſiſte que dans un nouveau tour que l'on y donne à des ſujets déja uſés depuis long-tems, ou qu'en des fictions qui n'ont de réalité que dans l'imagination de ceux qui les ont écrites. Les Aventures que je vais vous raconter ſont celles d'un chétif Païſan, & d'un Païſan encore ſortant des mains de la Nature, c'eſt-à-dire, qui n'a rien de ce qu'on appelle urbanité & politeſſe, d'un Païſan qui n'avoit jamais vu ni fréquenté que les gens de ſon Village, d'un Païſan en-

n auſſi groſſier pour le langa-
e & les manieres, que l'étoit
: gros habit de bure dont il
: paroit aux jours des grandes
êtes. Mais à travers la groſ-
éreté de cet habit, de ce lan-
;age, de ces manières; à tra-
ers le maſque difforme ſous
equel il ſemble que la Nature
'étoit fait un plaiſir de cacher
e Treſor, vous verez briller
n eſprit peu ordinaire, &
lont je ſuis perſuadé d'avance
ue vous ne pourrez vous
mpêcher d'admirer les ſaillies
x la fineſſe. Je commence.

CHAPITRE II.

Ce qu'étoit Bertholde ; l'eſtime qu'on en faiſoit dans ſon Vilage. Il vient à la Ville. Plaiſant Combat dont il eſt Témoin.

QU'UN Noble, quoique ſot, parvienne au comble de la fortune, c'eſt ce qu'on a ſouvent vu dans le monde, & ce qu'on y voit encore preſque tous les jours. La protection, la faveur de la Cour, les Brigues, les Cabales, le Crédit, la Naiſſance même, quoiqu'elle ne ſoit qu'un pur effet du haza rd, le conduiſent comme par la main

au but où il s'étoit propoſé d'arriver. Mais qu'un Païſan, ſans amis, ſans recommandation, ſans aucun protecteur, ſans avoir même aucune connoiſſance à la Cour, en un mot qu'un Païſan, ſans autre ſecours que celui de ſon eſprit, s'éleve au comble des grandeurs, c'eſt, je crois, ce qu'on n'aura vu que dans la perſonne de celui dont j'écris ici l'Hiſtoire.

Il s'apelloit BERTHOLDE, & étoit né de parents très pauvres, dans un Village nommé *Bertagnana*, à quelques milles de Vérone. La modique fortune de ſon Pere & le grand nombre d'enfans qu'il avoit (car celui-ci étoit le dixième) ne permirent pas au

bon homme de leur donner la moindre éducation ; mais l'Auteur de la Nature y avoit ſupléé, (du moins à l'égard de ce dernier) en lui donnant un fonds d'eſprit qui le dédomageoit abondamment & du peu de bien qu'avoient ſes parents, & de la difformité de ſa figure. Elle étoit effectivement plus propre à effrayer les enfans, que capable de lui procurer une fortune. Auſſi lorſque les Nourices & les femmes du Village vouloient les faire taire, elles n'avoient ſeulement qu'à le nommer ; & il ne leur en falloit pas davantage pour les faire ceſſer de crier, ou de pleurer.

Mais autant que ſa figure faiſoit de peur à ces petits inno-

ents, autant ſa compagnie oit-elle agréable, & conſéemment recherchée par us les autres Païſans, qui, s jours de Dimanche & de êtes, paſſoient à l'entendre eſque tout le tems qu'ils n'éient point à l'Egliſe. Berolde les divertiſſoit par ſes aiſanteries & par les ſailes de ſon eſprit, auxquelles ils enoient plus de plaiſir qu'aux us beaux Sermons. Il les inſuiſoit même par de très-bels Sentences qu'il leur débioit de tems en tems; de ſorte u'après le Curé & le Seigneur e ſa Paroiſſe, il étoit la perſonne du Village pour la quelle s avoient le plus de conſidéation. Sa pauvreté, contre uſage ordinaire, ne le faiſoit

point mépriſer de ces bonnes gens. Ils ſe ſeroient, au contraire, cotiſez très volontiers pour lui fournir de quoi vivre & le retenir parmi eux. Mais ne voulant point leur être à charge, il aima mieux quitter ſon Vilage pour aller chercher à vivre ailleurs.

Il vint pour cet effet à Vérone où *Alboïn*, premier Roi des Lombards, qui avoit preſque conquis toute l'Italie dont il s'étoit formé un puiſſant Royaume, tenoit alors ſa Cour. Le haſard l'ayant conduit devant le Palais de ce Prince, Bertholde, qui n'avoit jamais vu que les chaumieres de ſon Vilage, prit cet Edifice pour une magnifique Egliſe, n'y ayant, ſelon ſon idée, qu'un

Dieu qui pût habiter un ſi ſuperbe bâtiment.

Frapé de ſa beauté, il en admiroit la façade, lorſque deux femmes, qui ſe tignonnoient à quelques pas de lui ſur la Place qui étoit vis-à-vis de ce Palais, attirerent toute ſon attention. La colére, le dépit, la fureur & la rage étoient peintes ſur le viſage de ces deux *Mégéres* qui n'avoient pas aſſez d'ongles aux doigts pour s'égratigner, ni aſſez de volubilité dans la langue pour fournir au torrent d'injures, dont elles s'accabloient. » Non, tu ne l'auras » pas, Chienne que tu es, » diſoit l'une de ces femmes! » Il eſt à moi, & il me coute » aſſez cher pour ne te le pas

» céder ainſi. Tu voudrois
» bien encore m'enlever cette
» piéce, & tu crois qu'il te
» ſuffit pour cela de la reven-
» diquer; mais ne crois pas,
» infame voleuſe, que je me
» laiſſe ainſi dépouiller de mon
» bien. Ce Miroir m'appar-
» tient, &....

» Vraiment oui, lui repli-
» quoit l'autre femme ſur le
» même ton; je ſçais bien que tu
» le regardes comme ton bien,
» & plus encore, que tu l'as
» gagné à la ſueur de ton corps,
» vilaine gueuſe, auſſi-bien
» que quantité d'autres bijoux
» beaucoup plus précieux,
» dont mon ſcélérat de mari
» m'a dépouillée, & me dé-
» pouille encore tous les jours,
» pour en parer ta carcaſſe

» décharnée, ou en décorer
» ton exécrable taudis. Tu
» voudrois ſans doute qu'il te
» reſtât, pour me narguer en-
» core plus que tu ne fais, ou
» pour en avoir la valeur en
» le vendant, & l'aller boire
» auſſi-tôt en la compagnie
» d'un tas de vilains ribauds
» avec leſquels tu ne fais qu'i-
» vrogner, du matin au ſoir,
» infâme ſac-à-vin; mais ne
» crois pas que je te le laiſſe.
» Non, carogne maudite: j'ai-
» merois cent fois mieux que
» cinq cens millions de charet-
» tées de D..... t'emportaſſent
» & te tordiſſent le col, que de
» conſentir jamais qu'une vi-
» laine créature comme toi ſe
» pare des meubles d'une hon-
» nête & brave femme telle que
» moi.

Ce ſouhait charitable fut accompagné d'une grêle de coups de poing, qui lui furent rendus avec uſure par la femme à qui elle venoit de faire cette édifiante harangue.

Bertholde, que cette ſcène divertiſſoit beaucoup, n'avoit garde de ſonger à la faire finir. Le Bon-Sens, joint à un peu d'expérience, lui avoit appris qu'il ne faut point mettre, comme l'on dit, ſon nez où l'on n'a que faire, & moins encore ſe meler dans les querelles des femmes. Il les regardoit donc faire, & peut-être auroit-il ſouhaité que ce combat, qui le réjouiſſoit fort, eût encore duré quelque tems; mais un des Officiers du Roi, qui par haſard étoit alors à ſa fenêtre

ènêtre d'où il voyoit cette
:omique bataille, vint de la
)art de ce Prince dire à ces
leux femmes de ceſſer leur
:ombat, de venir lui parler
& lui expoſer le ſujet de leur
[uerelle, les aſſurant qu'il leur
endroit juſtice.

A ces mots, la fureur dont
lles étoient poſſédées ſe ra-
ntit un peu, & s'appaiſa en-
ıite tout à fait. Chacune ra-
ıaſſa ſon eſcoffion qu'elles
voient commencé par s'arra-
her de la tête; mais comme
s étoient en piéces, qu'elles
toient elles mêmes toutes
chevelées, & leurs robes en
ımbeaux, elles demanderent à
Officier la permiſſion d'aller
hacune chez ſoi pour ſe ra-
ıſter, & ſe mettre dans un

état décent pour paroître devant le Roi ; ce que celui-ci leur accorda, persuadé que sa Majesté ne le trouveroit point mauvais.

Cependant Bertholde, ayant entendu ce que le Courtisan venoit de dire à ces deux femmes, & jugeant par son discours de la bonté du Roi qui vouloit bien s'humaniser jusqu'à prendre connoissance des affaires des particuliers, appaiser & vuider leurs querelles, choses dont la plûpart des Rois ne se mêlent plus guére depuis long-tems, quoique ce soit un de leurs devoirs essentiels, il prit sur le champ la résolution d'aller voir ce Monarque qu'il n'avoit jamais vu, & qui ne s'attendoit pas, selon toutes

es apparences, à une pareille
viſite.

Dans ces ſiécles heureux les
Souverains, acceſſibles à tous
eurs ſujets, ne faiſoient point
;arder, comme aujourd'hui,
es portes, ni même les appar-
emens de leurs Palais, par des
ıommes dont l'équipage effra-
:ant écarte également du Trô-
ıe l'innocence & le crime.
)n ne ſçavoit point alors ce
ue c'étoit que Sentinelles;
n ignoroit ce que c'étoit que
es factions que l'on fait au-
ɔurd'hui juſqu'au pied du lit
es Rois pendant le tems même
u'ils y repoſent. A toutes les
eures du jour & de la nuit,
:urs appartemens étoient ou-
erts à tous ceux qui avoient
eſoin d'eux. Les Officiers, les

Courtiſans même qu'ils avoient à leur ſuite, n'étoient pas employés alors à écarter, mais à introduire, au contraire, tous ceux qui avoient affaire à leurs Majeſtés; & ils ſe faiſoient une gloire & un plaiſir des plus ſenſibles de les y ſervir de tout leur pouvoir. Tems heureux! Uſages ſi conformes à la raiſon, à la nature, & à l'équité, qu'êtes vous devenus! Hélas! malheureuſement pour nous, il ne nous en reſte preſque plus aujourd'hui que l'idée.

Tout Païſan, tout groſſier, tout diſgracié de la nature qu'étoit Bertholde, elle les lui avoit donné ces idées, & bien d'autres encore dont le commun des hommes n'a pas

moindre connoiſſance. C'eſt e que le Roi & toute ſa Cour prouverent bien-tôt, comme n le verra dans les Chapitres ıivans.

CHAPITRE III.

'omment Bertholde s'introduit à la Cour, & la converſation qu'il a avec le Roi.

L eſt une certaine hardieſſe qu'inſpirent l'innocence & droiture, hardieſſe qui n'eſt as aujourd'hui des plus com- ıunes, parce que bien des ommes n'ont pas ces deux ertus eſſentielles. Telle fut elle de Bertholde, lorſqu'il ſe réſenta à la Cour de ſon Roi u'il voulut voir de près, &

avec lequel il lui prit envie de faire, pour ainſi dire, connoiſſance. N'ayant jamais eu d'autres maîtres que la nature, ni d'autres régles de conduite que celles que nous dicte la raiſon, il s'étoit perſuadé que tous les hommes, étant ſortis de la même main, & créés dans une parfaite égalité, il ne devoit point y en avoir ſur la terre avec qui l'on ne pût converſer familiérement. Si l'ambition a mis depuis quelque différence entre eux, il ſe figuroit qu'elle ne devoit conſiſter que dans leur affabilité, qui doit être plus ou moins grande à proportion du rang plus ou moins élevé que la Fortune leur a donné dans le monde.

En conſéquence de ce prin-

ipe, ſans autre introducteur
ue lui-même, il entre dans
e Palais, monte l'eſcalier, tra-
erſe les appartemens, & pé-
étre juſques dans celui où
toit le Roi. Ce Prince étoit
our lors accompagné de tous
es Courtiſans qui, dans une
oſture des plus reſpectueuſes,
onverſoient avec lui. La con-
erſation, qui n'étoit rien
oins que ſérieuſe, rouloit
ans ce moment-là ſur les fem-
es, ſur le compte deſquelles
e Monarque s'étoit beaucoup
gayé : le combat qu'il venoit
e voir, & que j'ai décrit dans
e Chapitre précédent, l'avoit
is de très-bonne humeur, &
ui faiſoit dire mille choſes
gréables, que ſes Courtiſans
coutoient avec une eſpéce

d'admiration. Que les Grands ouvrent la bouche, ne fut-ce que pour dire des ſotiſes, les Flateurs qui les obſedent aujourd'hui n'ont point aſſez d'oreilles pour les écouter, ni aſſez de bouches pour relever leurs diſcours. Que feroient-ils donc de plus, ſi les Grands ne diſoient jamais que ce qu'ils doivent dire ; j'entens par-là, ſi l'on trouvoit toujours dans leur converſation tout l'eſprit, toute la dignité, & toutes les graces qui devroient s'y rencontrer ? Les Cours ſeroient alors le centre de l'eſprit comme elles le ſont de la politeſſe. Mais qu'il s'en faut beaucoup que ces deux points s'y trouvent toujours réunis ! Les perſonnes qui les ont le plus fréquentées,

fréquentées, ſont au contraire forcées d'avouer qu'ils s'y rencontrent aſſez rarement enſemble. Je borne ici des réflexions auxquelles je pourrois ſans contredit donner beaucoup plus d'étendue ; & je reviens aux Courtiſans du bon Roi *Alboïn*.

Jamais étonnement ne fut pareil au leur, lorſqu'ils virent entrer Bertholde qui, ſans ſaluer perſonne, ſans dire le moindre mot à qui que ce ſoit, paſſa hardiment au milieu d'eux, & alla ſans façon s'aſſeoir à côté du Roi ſur un ſiége qui, ſelon l'étiquette reſpectueuſe de la Cour, n'étoit point occupé. Surpris de cette ſtupicité, & plus frappés encore de ſa groteſque figure, ils

reſterent comme immobiles à la vue de ce ſecond *Eſope* dont l'équipage tout déguenillé répondoit parfaitement à ſa difformité.

A ces manieres ruſtiques & groſſieres, le Roi ne'ut pas de peine à reconnoitre que c'étoit quelque Païſan que la curioſité avoit amené à ſa Cour. Comme l'Expérience lui avoit appris qu'il ne faut pas toujours juger du prix & du mérite des choſes ſur la ſimple apparence, mais qu'au contraire la Nature ſe plaît quelquefois à cacher ſes tréſors ſous un extérieur mépriſable, il réſolut d'avoir avec ce Païſan une converſation familiere, pour voir ce qui en pouvoit être. Bien loin donc de ſe fâcher, comme

auroient peu faire beaucoup d'autres, de ces manières inciviles, il voulut bien oublier pour quelques moments, avec Bertholde, ſa grandeur & ſa dignité. Les Princes n'en ſont pas moins grands pour s'humaniſer quelquefois avec leurs ſujets ; & s'ils le faiſoient plus ſouvent qu'ils ne le font, ils s'en ſeroient que meilleurs.

Qui es-tu, demanda-t'il à Bertholde ? Quand es-tu venu au monde, & quel eſt ton païs ? .... Je ſuis un homme, lui répondit notre Païſan, dont je remarquerai ici en paſſant que les réponſes étoient ordinairement fort laconiques. Je ſuis venu dans le monde lorſque la Providence m'y a mis, & ce même monde eſt

mon païs. . . . As-tu Pere & Mere, des Freres, des Sœurs & d'autres parens ? pourſuivit le Roi. . . . Oui, lui répliqua Bertholde ; j'ai toutcet attirail-là ; mais tout cela eſt mort ? . . . . Et comment peux-tu dire, continua le Prince, que tu as tout cet attirail-là, ſi tout cela eſt mort ? . . . . C'eſt lui repartit le Manan, que tous ces gens-là dormoient lorſque j'ai quitté la maiſon, & que le ſommeil & la mort ſe reſſemblent parfaitement.

Ces reparties pleines de bon-ſens ayant fait connoître au Roi qu'il ne s'étoit point trompé dans ſes conjectures, pour éprouver encore mieux ſon génie, ce Prince ſe mit à lui faire pluſieurs queſtions

qui, étant au-deſſus de la portée ordinaire d'un Païſan, lui paroiſſoient devoir l'embarraſſer. Ils firent donc enſemble une eſpece de Dialogue qui auroit été d'autant plus embarraſſant pour tout autre que Bertholde, qu'il falloit répondre au Roi ſur le champ, & avec eſprit, & que toutes les queſtions n'avoient aucune liaiſon, ni aucun rapport les unes avec les autres. Ces ſortes de converſations familières étoient autrefois fort en uſage à la Cour des Rois. Ils s'en faiſoient un plaiſir & un amuſement qui les délaſſoient de la fatigue que leur cauſoit la grande application qu'ils donnoient aux affaires. Voici ce Dialogue, tel qu'il s'eſt conſervé dans les

vieilles Chroniques du païs.

Quelle eſt la choſe du monde qui paſſe le plus vîte, lui demanda le Monarque ? . . . C'eſt la penſée, répondit Bertholde. . . . . Et quel eſt le meilleur Vin ? . . . . Celui qu'on boit ailleurs que chez ſoi, parce que ordinairement il ne coute rien * . . . . Quel eſt le goufre qui ne ſe remplit jamais ? . . . . La cupidité d'un Avare. . . . Quelle eſt la plus laide choſe dans une jeune perſonne ? . . . . L'opiniatreté, parce qu'elle la rend incorri-

* Pour peu que le Lecteur ait d'intelligence, il n'aura pas de peine à diſtinguer, dans ce Dialogue, les demandes d'avec les réponſes que nous avons d'ailleurs ſéparées par des points multipliés, pour la commodité de ceux qui n'y prêteroient pas aſſez d'attention.

gible, & conſéquemment in-
nabile à tout..... Quelle
eſt la choſe la plus ridicule
lans un Vieillard & dans une
Vieille ? .... L'Amour ....
Quel eſt le vice le plus com-
nun parmi les Marchands ? ....
.e menſonge.... Quelle eſt
a perſonne qui ordinairement
ious fait le plus de careſſes ? ....
Celle qui a deſſein de nous
romper, ou qui l'a déja
ait.... Qui ſont ceux qui,
n apparence, font beaucoup
le bien dans un Etat, & qui,
lans la réalité, y font beau-
oup de mal ? ... Les Moi-
es. .... Quelles ſont les
eux choſes les plus dangereu-
es dans une maiſon ? ... Une
néchante femme & la langue
es domeſtiques. .... Quelle

eſt la maladie la plus incurable pour les maris ? . . . . L'infidélité de leurs Femmes. . . . Comment t'y prendrois-tu pour m'apporter de l'eau dans un crible ? . . . J'attendrois pour cela qu'elle fût gelée . . . . Comment ferois-tu pour prendre un Liévre ſans courir ? . . . J'attendrois qu'on l'eût mis à la broche.

Etonné de la promptitude avec laquelle Bertholde répondoit à toutes ſes queſtions, le Roi voulut ſe meſurer, en quelque façon, avec lui, & éprouver s'il ſeroit lui-même, auſſi prompt à la repartie. Il lui permit, en conſéquence, d'en uſer avec lui auſſi librement qu'il l'avoit fait à ſon égard. Pour lui témoigner combien

il étoit déja ſatisfait de ſes ingénieuſes réponſes, & lui inſpirer encore plus de hardieſſe, ce Prince lui promit de lui donner tout ce qu'il pourroit déſirer. . . . Je t'en défie, lui repartit ruſtiquement Berthold. . . . Pour quoi donc, répliqua Sa Majeſté? Doutes-tu de ma bonne volonté pour toi? . . . Nullement; mais c'eſt que j'aſpire après une choſe que tu ne poſſedes point, & que conſéquemment tu ne ſçaurois me donner . . . Et quelle eſt donc cette choſe précieuſe que je ne poſſede point? . . . La Félicité qui ne fut jamais au pouvoir des Rois, & dont ils jouiſſent encore moins que le reſte des hommes . . . Comment! je ne ſerois pas heu-

reux ſur un Trône ſi élevé ? ... Oui, tu l'es, ſi le bonheur de l'homme peut conſiſter dans la hauteur de ſon ſiége.... Verrois-tu tous ces Seigneurs, tous ces Gentilshommes, tous ces Courtiſans ſans ceſſe autour de moi, & toujours prêts à m'obéir, s'ils n'étoient pas convaincus de ma puiſſance ? ... Et ne vois-tu pas à ton tour que ce ſont comme autant de corbeaux qui s'aſſemblent autour d'une charogne pour la ronger, & qui pour t'aveugler ſur leur compte, ont commencé par t'arracher les yeux ?... Tu as beau dire, tous tes diſcours n'empêcheront point que je ne brille au milieu d'eux comme fait le Soleil par deſſus tous les Aſtres... Il eſt

vrai, mais dis-moi, s'il te plaît, brillant Soleil, combien d'éclipſes ne ſouffres-tu pas dans une année ? ... Pourquoi me fais-tu cette queſtion ? ... C'eſt que les flatteries continuelles de ces Meſſieurs doivent offuſquer bien ſouvent ton eſprit .... Sur ce pied-là, tu ne voudrois donc pas être Courtiſan ? ....Tout miſérable que je ſuis, je ſerois bien fâché de me mettre, comme eux, au rang des eſclaves. D'ailleurs je ne ſuis ni fourbe, ni traître, ni menteur, & n'ai point par conſéquent les qualités néceſſaires pour réuſſir dans cette belle profeſſion .... Qu'es-tu donc venu chercher à ma Cour ? .... Ce que je n'y ai point trouvé ; car je m'étois figuré qu'un Roi devoit

être autant au-deſſus des autres hommes que les clochers ſont au-deſſus des édifices ordinaires ; mais je vois bien préſentement que je leur faiſois plus d'honneur qu'ils ne méritent.

De toutes les vertus, celle qu'on a de tout tems le plus mal récompenſée à la Cour, c'eſt la franchiſe & la ſincérité. Bertholde l'éprouva dans le moment. Comme dans ſes diſcours il ne ſuivoit point d'autres régles que celles que lui dictoit la raiſon ; comme il n'avoit jamais vu de Cour, & que même il n'en avoit jamais entendu parler, il ignoroit que ce terrain-là

Eſt un ſentier étroit qui, de chaque
côté,

Préſente un précipice à la ſincérité ;
Que les Rois, les Flateurs étant de
méme datte,
Il n'eſt dans l'Univers aucun Roi
qu'on ne flatte ;
Que qui dans leurs plaiſirs a l'hon-
neur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit
faire avec art ;
Qu'il faut, plein du reſpect que leur
préſence inſpire,
Les leur faire ſentir, mais non pas
les leur dire,
Et prendre garde encore, en riſquant
ces leçons,
Qu'ils ne connoiſſent pas que nous
les connoiſſons.

Faute d'avoir eu ces inſtruc-
tions que le tems & l'ambition

des Grands ont rendu néceſſaires, notre ruſtre s'attira le reſſentiment de ſon Roi qui, tout affable & tout populaire qu'il étoit, fut choqué du peu de cas que Bertholde paroiſſoit faire de ſa perſonne. Pour l'en punir, il lui ordonna de ſortir promptement de ſon Palais s'il ne vouloit pas qu'il l'en fît chaſſer honteuſement. Il obéit; mais en ſortant il dit, en plaiſantant, à ce Prince, qu'il étoit de la nature des mouches qui, plus on les chaſſe, plus elles s'obſtinent à revenir.... Je te permets de revenir comme elles, lui dit le Monarque, pourvu que ce ſoit avec leur monture, & ſi tu y parois autrement, je te ferai trancher la tête.... Je t'en donne ma

parole, lui repliqua notre Païſan, & ne te demande pour cela que le tems d'aller faire un tour à mon Village. Le Roi y conſentit, & Bertholde du même pas s'en retourna à *Bertagnana*, d'où il revint le jour même dans l'équipage qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Dans quel équipage Bertholde revient à la Cour. Comment le Roi termine le différend qui s'étoit élevé entre deux Femmes au ſujet d'un Miroir. Portrait naturel des Femmes. Leur Apologie.

LA menace que le Roi venoit de faire à Bertholde avoit bien moins pour but de l'intimider, & étoit bien moins une ſuite de ſon reſſentiment contre ce Païſan, qu'un moyen qui lui étoit venu dans l'eſprit pour éprouver encore ſon génie dont il avoit été juſqu'alors ſatisfait.

tisfait. Il ne douta point, près cette promeſſe, qu'il ne ui tînt la parole qu'il venoit le lui donner ; mais il étoit fort curieux de voir de quelle maniere il s'y prendroit. Notre ruſtre ne fit pas languir longtems ſa curioſité. En effet il ne fut pas plutôt arrivé à ſon Village, que courant à l'étable d un de ſes freres, il y prit un vieux Ane dont le dos & la croupe étoient tout écorchés ; puis étant monté promptement deſſus, il reprend le chemin de Verone. Il y fut ſuivi par un eſſain nombreux de mouches qui ne voulurent point abandonner la monture de Bertholde, lequel de ſon côté ſe garda bien de les chaſſer.

Dans cet équipage il arriva au Palais ou le Roi le voyant entrer lui demanda ſi c'étoit ainſi qu'il tenoit la parole qu'il lui avoit donnée. Aſſurément, lui repliqua Bertholde. Ne m'as-tu pas ordonné de ne reparoître ici qu'avec la monture des mouches ? Il eſt vrai, dit le Roi. Hé bien, continua le Païſan, regarde cet âne, & cette légion de mouches dont toutes ſes écorchures ſont couvertes ; c'eſt la monture ordinaire de ces maudits inſectes qui ne quittent point ce pauvre animal, qui l'ont accompagné fidélement depuis mon Village juſqu'ici, & qui ſont entrés avec lui & moi dans ton Palais. Quelque grand que ſoit ton pouvoir,

je te défie de les en faire chaſſer tant que cette pauvre bête, qui eſt leur monture ordinaire, y ſera. Le Roi ſentit bien qu'il étoit inutile de l'eſſayer ſeulement; c'eſt pourquoi il pardonna à Bertholde en faveur de cette invention; & comme il lui parut qu'il devoit avoir beſoin de manger, il l'envoya pour cet effet à la cuiſine.

On n'auroit pas eu la peine de le lui dire une ſeconde fois, ſi la curioſité de notre ruſtre ne l'eût pas emporté ſur ſa faim. En effet, ayant apperçu les deux Femmes qui s'étoient ſi bien houſpillées le matin en ſa préſence, & que le Roi avoit mandées pour terminer leur différend, il fut curieux de

voir ſi elles ne lui donneroient point encore, en préſence de ce Prince, quelque nouvelle ſcene auſſi divertiſſante que celle dont il avoit été témoin. Dans cette eſpérance, au lieu d'aller à la cuiſine où la faim l'appelloit, il ſe retira dans un coin de la ſalle de l'Audience d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui ſe paſſeroit.

Ces deux femmes étant donc entrées avec toute leur ſuite, (car l'une & l'autre s'étoit fait accompagner par un eſcadron de commeres de leur voiſinage, pour dépoſer en leur faveur,) elles expoſerent tour à tour au Roi le ſujet de la vive querelle qu'elles avoient eu le matin enſemble. Quoique le fait fût des plus ſimples, tou-

tefois les plaidoyers qu'elles firent ſur ce ſujet furent des plus longs ; car lorſqu'il eſt queſtion de babiller, les femmes ne finiſſent jamais. Comme chacune avoit donné à ſa cauſe le tour le plus favorable, il fallut en venir aux preuves ; & comme ces preuves ne conſiſtoient qu'en dépoſitions, il fallut interroger les témoins. C'eſt ce que fit Sa Majeſté ; mais à peine eut-elle ouvert la bouche pour interroger une de ſes commeres, qu'elles ſe mirent auſſi-tôt à parler toutes à la fois, ce qui fit dans la Salle une cohue, & un tintamarre ſi étrange, qu'on n'y auroit pas entendu le plus épouvantable tonnerre. Ce bruit & ce tumulte, quoique per-

çant & incommode, ne laiſſerent pas que de divertir le Roi qui, qui malgré toute ſa gravité, ne peut s'empêcher d'en rire. A chaque interrogation qu'il leur faiſoit, toutes continuant de lui répondre de la même maniere & ſur le même ton, il lui fallut enfin les interroger chacune en particulier ; & comme toutes leurs dépoſitions n'éclairciſſoient point la vérité du fait, pour s'en aſſurer, le Monarque eut recours à un autre expédient. Ayant fait faire ſilence par un de ſes Gardes, & s'étant fait apporter le Miroir qui avoit occaſionné la querelle, il ordonna à ce garde de le rompre en deux, & d'en donner une moitié à chacune de ces

deux femmes, qui toutes deux prétendoient qu'il leur appartenoit.

A peine cet ordre fut-il donné, que celle à qui il appartenoit véritablement ſe mit à pleurer & conjura le Roi de ne point faire exécuter ſa ſentence, diſant qu'elle aimoit mieux perdre ſon Miroir, que de voir briſer en morceaux une ſi belle piéce..... Non pas, non pas, répondit l'autre femme, la Sentence de notre bon Sire eſt très-juſte, & je m'y ſoumets. Je demande ſeulement qu'elle ſoit promptement éxécutée, afin que nous ne penſions plus à cette affaire.... Et moi, reprit le Monarque, j'ordonne que l'on n'en faſſe rien, mais que le Miroir reſte

dans ſon entier, & qu'on le donne à votre ennemie à qui je vois par-là qu'il appartient, & à qui je reconnois que vous vouliez le dérober.... Allons, ma mie, détalez d'ici promptement & que je n'entende plus jamais parler de vous pour de ſemblables affaires ; car vous n'en ſeriez pas quitte dans la ſuite à ſi bon marché. En achevant ces mots il congédia toute l'aſſemblée, & reſta ſeul avec quelques-uns de ſes courtiſans qui exalterent beaucoup la ſageſſe du jugement qu'il venoit de rendre.

Bertolde, qui, comme je l'ai dit, s'étoit rétiré dans un coin de la Salle, n'eut pas plûtôt vû le monde retiré, & entendu les diſcours des courtiſans, qu'il

qu'il ſe mit à rire de toutes ſes forces. Le Roi, qui le croyoit bien loin, l'entendant rire de la ſorte, lui en demanda le ſujet.... Je ris, lui répondit notre Païſan, de la ſentence que tu viens de prononcer.... Hé, qu'y trouves-tu de ſi riſible, lui répliqua le Roi? N'en aurois-tu pas fait autant en ma place? Veux-tu une plus forte preuve de l'innocence de cette femme, que les larmes que tu lui as vu répandre & ſa tendreſſe pour ſon Miroir.... Oh! je n'ai rien à oppoſer à des preuves de cette force. Cependant, ſi je croyois que ma ſincérité ne te fâchât pas, je te ferois bientôt voir que ton cheval n'eſt qu'une bête. Je te dirois, par

exemple, qu'il n'y a rien de ſi trompeur que les femmes, que tout ce qu'elles diſent & tout ce qu'elles font, n'eſt que pur artifice; que ſemblables aux Crocodiles leurs larmes ſont des piéges mortels dont elles ſe ſervent pour faire tomber ceux qu'elles veulent perdre; qu'en ſecret elles ſe moquent de ceux devant qui on les voit ſoupirer & gémir; qu'elles diſent une choſe & en penſent une autre, enfin que dans tout ce qu'elles font, elles n'ont jamais d'autre but que la malice & la tromperie.

Bertholde termina cette longue tirade contre les femmes par ce couplet d'une vieille chanſon qu'il avoit, dit-il, apprife de ſon grand-pere, &

qu'il chantaau Roi & à ſes Courtiſans.

La Femme eſt pleine d'artifice ;
Vice au dedans, fard au dehors.
Otez-en le fard & le Vice,
Vous en otez l'Ame & le Corps.

Quelque hideux, reprit le Roi, que ſoit le portrait que tu viens de faire des femmes, que j'ai toujours aimées & eſtimées, je ne me fache pas néanmoins de l'injure que tu leur as faite en ma préſence. Tu ne les déchires ſans doute ainſi que par jalouſie & par mécontentement. De la laideur dont tu es, je ne crois pas qu'aucune ait jamais été tentée de te faire la Cour, ni t'ait jamais honoré de la moindre de ſes

faveurs ; & tu prétens t'en venger en décriant, comme tu as fait ici, tout leur ſéxe. Mais ſache que, quoique tu en puiſſes dire, il n'eſt jamais rien ſorti de plus parfait des mains de la nature. Outre l'avantage incomparable de la beauté qu'elles reçurent d'elle, les femmes ſont encore la bonté même, & conſéquemment tu as grand tort de leur attribuer les défauts dont tu viens de parler. Si la fragilité, qui eſt naturelle à leur ſéxe, en fait tomber quelqu'une en faute, ſa foibleſſe la doit excuſer, parce qu'elle y tombe beaucoup plus aiſément que l'homme. De quel œil crois-tu qu'on doive regarder celui ci, lorſqu'il n'a aucune liaiſon

ni aucun commerce avec elles ? . . . Comme un corps ſans ame, un aveugle ſans bâton, un cheval ſans bride, un ane ſans conducteur. Comment peut-on avoir du mépris pour les femmes ? Comment pouvons-nous avoir le front de les décrier ? N'eſt-ce pas à elles que nous avons obligation de tout ce que nous ſommes ? Elles nous mettent au monde, elles prenent ſoin de notre enfance, elles nous élevent, nous inſtruiſent, nous forment, & elles mettent le comble à toutes ces faveurs en faiſant, à notre tour, notre félicité par le mariage. Quel bonheur eſt comparable à celui d'un mari tendrement aimé de ſa femme ? Outre les délicieuſes careſſes

qu'il en reçoit, elle ſe charge du gouvernement de ſa maiſon, prend ſoin de ſa famille, de ſes enfans, & de mille autres choſes. Ne ſçais-tu pas qu'elle fait le plaiſir & les délices des jeunes-gens, la conſolation des vieillards, & la joye des uns & des autres, ſoit le jour, ſoit la nuit. Elle eſt tendre & fidelle dans ſes amours, aimable dans ſa converſation, & l'on trouve mille agrémens dans ſa compagnie. Si elle commande, elle le fait toujours avec douceur, & eſt elle-même toujours prête à obéir. Honnête dans ſes diſcours, modeſte dans toutes ſes actions, ſobre dans le manger & le boire, tendre envers ſes parents, gracieuſe pour les

étrangers, obligeante envers tout le monde, on peut dire qu'une femme unie à un époux qu'elle aime bien, eſt une pierre précieuſe enchaſſée dans l'Or le plus pur. Enfin contre une qui ſera d'un mauvais caractére & d'une méchante conduite, il y en a mille qui ont les belles qualitez que je viens de te détailler, & bien d'autres encore qui me ſont échapées.

Vraiment, reprit Bertholde, lorſque le Roi eut fini ſon Apologie des femmes, quand tu n'aurois pas dit que tu les aimes, il n'auroit pas été difficile de le deviner ſur le portrait flateur que tu viens d'en faire; mais que dirois-tu ſi je te faiſois d'ici à vingt-quatre heures,

chanter la palinodie, & te dédire de tous ces magnifiques éloges que tu viens de prodiguer ſi gratuitement à ces beaux petits animaux-là ? . . . Si-tu peux jamais venir à bout de cela, lui répondit le Roi, je conviendrai alors que tu es le plus habile homme du monde, & je te ferai aſſeoir avec moi ſur mon Trône : mais ſonge auſſi que tu es perdu, ſi tu n'y réuſſis pas. Je veux bien, lui repliqua Bertholde, en courir les riſques. Avant que la journée de demain ſoit paſſée, je te répons que tu chanteras ſur tout un autre ton, & que tu diras toi-même encore plus de mal des femmes, que je ne t'en ai dit.

Comme il étoit fort tard, le

Roi ſe retira dans ſon appartement. Berthold'e en fit autant, & ſuivant la permiſſion qu'il en avoit reçue ; il alla faire un tour à la Cuiſine, où il fit ſon ſouper d'un gros morceau de pain & de quelques oignons qu'il y trouva ; préférant cette nourriture ſimple & groſſiere à laquelle il étoit accoutumé, à tous les mêts délicats qu'on lui préſenta, & dont il ne tint qu'à lui de ſe raſſaſſier. Il aima mieux s'en abſtenir & ſuivre le régime que ſa pauvreté lui avoit preſcrit, & qu'il obſervoit ſans peine ; régime auſſi excellent pour la ſanté, que l'abondance & la délicateſſe des mêts lui ſont contraires. Par une ſuite du même principe, il ne voulut point

coucher dans la chambre qu'on lui avoit deſtinée ; mais il alla ſe jetter tout habillé ſur la paille dans une des écuries du Palais. Là, avant que de s'endormir, il ſe mit à chercher dans ſa tête un expédient pour venir à bout le lendemain de ce qu'il venoit de promettre au Roi. Quand il l'eut trouvé, il s'endormit tranquillement, comme je vais faire, avec l'aide de Dieu, en finiſſant ce Chapitre. Bon ſoir, & bonne nuit, Ami Lecteur.

CHAPITRE V.

Eloge de la Vie Ruſtique. Combien la Moleſſe eſt nuiſible à la ſanté. De quelle manière Bertholde s'y prit pour obliger le Roi de ſe dédire de tout le bien qu'il avoit dit des femmes. Tumulte épouvantable qu'elles viennent faire à la Cour de ce Prince, & quel en étoit le ſujet.

LA pareſſe ne fut jamais le vice des Païſans. Preſſés par la néceſſité & l'indigence de ſe procurer par le travail les beſoins de la vie & ceux de leur famille, s'ils en ont, ils n'ont ni les moyens de reſter

oiſifs, ni le tems de ſe laiſſer aller à la moleſſe. Se lever de grand matin, travailler beaucoup, ſe coucher fort tard, dormir peu; voilà quelle eſt la vie de ces pauvres malheureux que notre injuſte vanité nous fait regarder comme les derniers des hommes, quoique dans la réalité nous leur ſoyons redevables de notre ſubſiſtance, & que leur vie ſoit celle qu'ont mené nos premiers peres.

Dans la ſituation où Bertholde ſe trouvoit pour lors à la Cour de ſon Roi, rien ne l'obligeoit ſans doute à mener ce train de vie; mais l'habitude eſt, dit-on, une ſeconde nature dont on a de la peine, & dont il eſt même dange-

reux de s'écarter. C'étoit par cette raiſon qu'il avoit refuſé la veille les mêts délicats qu'on lui avoit offerts dans la cuiſine de ce Prince. Le même motif lui avoit fait préférer l'écurie, & une ſimple botte de paille, à la chambre & au lit molet qu'on lui avoit deſtinés; & par une ſuite de l'habitude qu'il avoit contractée, il ſe leva de très-grand matin. Tous les hommes en feroient autant ſans contredit, ſi, comme autrefois, ils n'avoient point d'autre lit que la terre, ni d'autre matelas qu'une planche, ou une natte. Il n'y a point à douter, s'ils en uſoient ainſi, que leur ſanté n'en fût beaucoup meilleure; mais il y a long-tems que le luxe, la vani-

té, & la moleſſe nous ont rendus ſourds à ce langage.

Bertholde, à qui ces Vices étoient inconnus, n'eut le matin, pour s'éveiller & ſe lever, que la peine de ſecouer ſes oreilles. Comme il s'étoit jetté tout habillé ſur la paille, ſa toilette ne le tint pas longtems occupé. Un coup de peigne en fit toute l'affaire. Il eut pour cela recours à celui qui ſervoit aux chevaux de Sa Majeſté, qu'il trouva encore trop bon pour lui.

Comme il n'avoit point voulu s'endormir la veille, qu'il n'eût auparavant trouvé un expédient pour faire dédire le Roi ſur le chapitre des femmes, ce fut auſſi la premiere choſe qui l'occupa à ſon réveil.

Voici celui qu'il avoit imaginé, & qu'il alla exécuter ſur le champ.

Dès que le jour fut aſſez grand pour qu'il pût voir à ſe conduire, il alla trouver la femme à qui l'on a vu que le Roi avoit fait adjuger la veille le miroir qui avoit occaſionné le comique combat, dont j'ai donné ci-devant la relation. Cette femme, qui s'appelloit *Aurelia*, le voyant entrer chez elle ſi matin, lui demanda quel pouvoit être le ſujet d'une viſite ſi extraordinaire. Deux affaires de la plus grande conſéquence, lui répondit Bertholde. L'une te concerne, & l'autre regarde toutes les femmes de ce Royaume. Quant à la premiere, qui eſt

la tienne, tu ſçauras, continua-t-il, que le Roi ayant fait réflexion ſur le jugement qu'il rendit hier au ſujet de la querelle que tu as euë avec ta rivale, ce Prince ne l'ayant pas apparemment trouvé aſſez équitable, ou pour quelque autre raiſon que j'ignore, a ordonné de nouveau que le miroir en queſtion ſeroit briſé en mille piéces, & que vous en partageriez enſemble les morceaux.

A d'autres, lui repartit *Aurelia!* Je ne me laiſſe pas ainſi duper; & ſi tu prétendois m'attrapper, il falloit te lever encore un peu plus matin. Les Rois n'ont qu'une parole; & lorſqu'ils l'ont unefois donnée, comme ce doit être pour eux une

une choſe ſacrée, ils ne ſont pas maîtres de la révoquer.

C'eſt pourtant ce qu'a fait le nôtre, reprit Bertholde, & je l'ai moi-même entendu hier de ſa propre bouche. Cela eſt ſans doute bien chagrinant pour toi, auſſi te vois-je ſur le point d'en pleurer; mais hélas! Plût au ciel que je n'euſſe pas de plus grand malheur à t'annoncer! Ah, pauvres femmes, qu'allez-vous devenir! Vous en mourrez toutes de douleur, & ce ne ſera pas ſans ſujet. Non, vous ne pourrez pas ſurvivre un moment à cette diſgrace. C'eſt un coup de foudre qui va vous écraſer; & ſi vous ne vous réuniſſez toutes pour conjurer cet Orage, c'en eſt fait de votre ſéxe.

Aurelia, qui n'étoit déja que trop affligée de la premiere nouvelle que Bertholde venoit de lui annoncer, ne put tenir contre la ſeconde, quoiqu'elle ne ſçût point encore ce dont il s'agiſſoit. La choſe ne paroîtra point du-tout extraordinaire à ceux qui connoiſſent tant-ſoit-peu les femmes. Semblables aux enfans, on les voit tous les jours non ſeulement s'affliger & pleurer pour des riens, mais même ſans ſçavoir pourquoi. Elle ſe mit donc à répandre un torrent de larmes, premierement pour la perte imaginaire de ſon miroir, & en ſecond lieu, pour cet autre épouvantable malheur dont on venoit de lui dire que ſon ſéxe étoit menacé, & qu'elle ignoroit encore.

Après avoir long-tems pleuré ſans ſçavoir pourquoi, elle demanda enfin à Bertholde quel étoit donc ce nouveau déſaſtre qu'il lui venoit annoncer. Il ſe fit longtems prier avant que de le lui déclarer, tant pour lui faire mieux valoir la choſe, que pour animer par-là davantage les femmes contre le Roi. Enfin après bien des façons & des myſtères, il lui déclara que ce Monarque venoit de faire une loi par laquelle il étoit enjoint à chaque mari de prendre ſept femmes.

Sept femmes, repartit *Aurelia*, ſans lui donner le tems d'achever! Sept femmes! Ah, pour le coup, c'eſt bien pis que s'il avoit ordonné de bri-

ſer tous les miroirs qui ſont dans ſon Royaume. Sept femmes à chaque mari ? . . . . Mais, pourſuivit-elle, après avoir un peu rêvé, n'eſt-ce point plutôt ſept maris qu'il ordonne à chaque femme de prendre ? Ne t'es-tu point trompé ? L'as-tu bien entendu ? Oh! tu auras aſſurément pris l'un pour l'autre ; car il n'eſt pas poſſible qu'on ordonne à un mari de prendre ſept femmes. Ce ſeroit une injuſtice criante, un crime atroce, une folie qui n'auroit jamais eu d'exemple. Ce ſeroit mettre la confuſion & la diſcorde dans tout le Royaume. Hé, comment veut-il qu'un mari vive en paix avec ſept femmes ? Hélas ! bien ſouvent il ne peut pas y vivre

avec une ſeule. Non, non, cela ne peut pas être ; tu as aſſurément pris les femmes pour les maris, & tout le contrepié de l'Ordonnance.

Rien n'eſt plus certain que ce que je t'ai dit, lui repliqua Bertholde. Par conſidération pour ton ſéxe, que j'aime & eſtime beaucoup, je ſuis venu t'en annoncer le premier la triſte nouvelle. C'eſt à vous à faire ce que vous jugerez le plus convenable pour prévenir ce malheur. Adieu, profite de l'avis, & ſurtout garde-toi bien de faire connoitre que tu le tiens de moi.

Bertholde, après avoir ainſi mis la puce à l'oreille à cette femme, s'en retourna à la Cour attendre le ſuccès de ſon

ſtratagême. Il avoit prévu que l'effet en ſeroit des plus prompts & des plus vifs ; & il ne fut pas trompé dans ſa conjecture. En effet à peine avoit-il les talons tournés, qu'*Aurelia*, ſans ſe donner même le tems de s'habiller, courut chez toutes ſes voiſines, auxquelles elle raconta la prétendue nouvelle qu'elle venoit d'apprendre.

Jamais fureur n'égala celle de ces femmes, lorſqu'elles entendirent parler de la nouvelle Ordonnance du Roi. Ce n'étoit plus des femmes, mais des Bacchantes, des forcenées, des enragées, en un mot de véritables D. . . . eſſes. Ce bruit s'étant répandu en moins d'une heure, dans toute la

Ville, elles s'aſſemblerent au nombre de plus de mille pour tenir conſeil & délibérer enſemble ſur ce qu'il y avoit à faire dans une ſi étrange conjoncture. La délibération fut un peu longue, tant par le nombre des Opiniantes dont les diſcours ne furent rien moins que laconiques, que par la diverſité des opinions qu'on eut beaucoup de peine à ramener à l'unanimité. Enfin après avoir long-tems babillé & raiſonné tant bien que mal ſur cette grande & importante affaire, le réſultat de la délibération fut, que toutes les femmes & filles de la Ville iroient en Corps porter leurs plaintes au Roi au ſujet de ſa nouvelle Ordonnance, & feroient dans

ſon Palais tant de tapage & de vacarme, que Sa Majeſté ſeroit forcée de révoquer cette loi étrange.

Réſoudre & exécuter ne ſont preſque qu'une ſeule & même choſe dans les femmes. C'eſt une ſuite de la vivacité de leur caractère & de leur tempérament. Cette réſolution ne fut pas plûtôt priſe, qu'elles s'aſſemblent auſſi-tôt & ſe rendent par milliers au Palais, où elles demandent avec de grands cris à parler au Roi.

Quelque intrépide que fût ce Prince, qui par ſa bravoure & ſon courage s'étoit conquis tout un Royaume, comme il ne s'attendoit à rien de ſemblable, il ne put s'empêcher d'être ému,

ému, & tout interdit, lorſqu'il vit un ſoulevement ſi ſubit & ſi extraordinaire. On le ſeroit ſans doute à beaucoup moins. Les plus grands Héros tant de l'antiquité que de nos jours ont ſouvent tremblé, & tremblent encore tous les jours à la vue d'une ſeule femme. En quel état auroient-ils été & ſeroient-ils, s'ils en avoient tant de milliers ſur les bras ? Ce n'eſt pas que ce Monarque n'eût été témoin d'un aſſez grand nombre de ſéditions. Il en avoit diſſipé pluſieurs par ſa prudence, d'autres par les moyens uſités en pareils cas, & quelques-unes par ſa ſeule préſence. Ce qui le frappa le plus dans celle-ci, fut que, dans un ſi grand nom-

bre de milliers de femmes, qui tenoient ſon palais comme aſſiégé, on ne voyoit pas un ſeul homme. Interdit à cette vue, il ne ſçavoit que penſer de cet événement, & toute ſa prudence, qui éclatoit ſurtout dans les plus grandes occaſions, ne put lui faire prévoir quelle en ſeroit l'iſſue.

Cependant Bertholde, qui avoit occaſionné cette rébellion de la maniere qu'on l'a vu, rioit ſous cape dans un coin de l'embarras & du trouble où il voyoit le Roi. Enfin ce Monarque s'étant un peu remis de ſa premiere émotion, leur parla en ces termes du haut de ſon balcon : » Qu'eſt-ce » donc que ceci, mes bonnes » & cheres amies ? Il les traita

de la ſorte, ſe flattant, par l'expérience qu'il en avoit faite en pluſieurs rencontres, que la douceur les tranquiliſeroit. » Qu'y a-t-il de nouveau, con- » tinua-t-il ? A quel propos » vous êtes-vous ainſi toutes » aſſemblées ? Pourquoi ce » ſoulévement général dans un » ſéxe qui eſt la douceur, la » docilité, & la complaiſance » mêmes ? Vous a-t'on fait » quelque injure ? Parlez, je » ſuis & ſerai toujours prêt » & diſpoſé à vous rendre juſ- » tice. A voir votre contenan- » ce, on diroit que la fureur » vous tranſporte. A quelle fin » ce tumulte & tout ce vacar- » me ? Il ſembleroit que la » folie & l'extravagance vous » auroient fait tourner la tête. »

» Ce n'eſt pas à nous ,
» mais à toi-même , qu'elle a
» tourné , lui répondit inſolem-
» ment une femme qui avoit
» été chargée de parler au
» nom de toutes les autres. Ne
» faut-il pas effectivement l'a-
» voir perdue , ou n'en avoir
» jamais eue , pour avoir or-
» donné , comme tu l'as fait ,
» que chaque mari prendra
» ſept femmes ? O le beau coup
» de tête que tu viens de faire
» là ! O le beau & rare trait
» de prudence ! O la belle
» action & bien digne d'un
» Monarque ſans tête ! Sept
» femmes à chaque mari ! Eh ,
» oui vraiment , on leur en
» donnera ! Ils n'ont qu'à s'y
» venir frotter ! C'eſt bien pour
» leur chien de muſeau , ma

» foi ! Va, s'ils ne mangent
» jamais rien de plus chaud,
» je te réponds de la part de
» tout mon ſéxe pour lequel je
» te portes ici la parole, qu'ils
» ne ſe bruleront jamais la
» bouche ; tu auras beau l'or-
» donner, nous nous moquons
» de toi & de tes Ordonnan-
» ces. »

On n'aura pas de peine à ſe perſuader qu'un diſcours ſi peu reſpectueux étonna fort le Roi. Ce Prince, qui juſqu'alors avoit toujours été eſtimé, chéri, & révéré de ſes ſujets, n'étoit rien moins qu'accoutumé à recevoir de ſemblables harangues de leur part.

» Que venez-vous toutes
» demander ici, leur dit-il
» avec une modération que

» cesfemmes traiterent de pu-
» sillanimité ? Parlez douce-
» ment, si vous voulez que je
» vous entende ; & pour lors
» je verrai ce que j'aurai à
» vous répondre.

» Parler doucement, lui
» répliqua Madame de Fort-
» en-gueule (c'étoit le nom
» de la harangueuse) parler
» doucement ! Et oui, ne mé-
» rite-t'il pas bien, après ce
» qu'il a fait, qu'on lui parle
» doucement ? Je veux parler
» haut, moi, & aussi haut qu'il
» me plaira. Nous n'avons que
» de trop bonnes raisons pour
» cela. Tu mériterois que nous
» te chassassions du Trône &
» t'arrachassions cette maudite
» langue qui a dicté une Or-
» donnance si exécrable.

Le Roi ayant encore une fois répliqué aux femmes, qu'il n'entendoit point ce qu'elles vouloient lui dire. » Eh vrai-
» ment oui, pourſuivit la haran-
» gueuſe : croyez-le ſur ſa
» parole, il ne nous entend
» pas ? Comme ſi nous ne ſça-
» vions pas qu'il n'y a point
» de pire ſourd que celui qui
» ne veut point entendre. Hé
„ bien, nous voulons bien
„ encore te le répéter, & te
„ dire que tu es le plus injuſ-
„ te & même le plus fou
„ de tous les hommes, d'a-
„ voir ordonné, comme tu l'as
„ fait, à tous les maris, d'é-
„ pouſer ſept femmes à la fois.
„ Eſt-ce à toi à te mêler de
„ ces affaires-là ? Mêle-toi des
„ tiennes & des affaires poli-

» tiques de ton Royaume ,
» & nous laiſſe jouir en paix
» de nos anciens droits, tout
» modiques qu'ils ſont. Paſſe
» encore ſi, voulant faire ſur
» cela quelque changement,
» tu avois enjoint à chaque
» femme de prendre ſept ma-
» ris ? La choſe ſeroit dans
» l'ordre, conforme à la Juſ-
» tice, à la raiſon, & conve-
» nable à notre ſéxe qui étant
« foible, comme tout le mon-
« de le ſçait, a beſoin de
» ſoutien, & n'en ſçauroit trop
» avoir. Bien loin d'en mur-
» murer & de nous plaindre
» de toi, nous te bénirions,
» & te rendrions mille actions
» de graces d'en avoir agi ſi
„ charitablement envers notre
„ pauvre ſéxe pour lequel un

» ſeul mari eſt ſi peu de cho-
» ſe; mais par ce que tu as
» fait, il eſt bien aiſé de voir
» que tu n'as point de cervel-
» le, ou que tu l'as perdue.
» Hé bien ? Nous entens-tu
» bien à préſent ?

» Je ne vous entends que
» trop, inſolentes que vous
» êtes, répliqua le Roi dans un
» tranſport de colère qui n'é-
» toit que trop bien fondé,
» & qu'il lui fut impoſſible de
» retenir. Non contentes de
» me charger de la plus gran-
» de des impoſtures, vous
» venez encore inſulter votre
» Roi, votre Maître, votre
» Prince qui eut toujours pour
» votre ſéxe toutes les conſi-
» dérations imaginables. Al-
» lez, ingrates, ſortez tout-

» à-l'heure de ma preſence, ſi
» vous ne voulez pas reſſen-
» tir les effets de mon indi-
» gnation que vous n'avez que
» trop encourue. Retirez-vous,
» méchantes Créatures que
» vous êtes. Vous m'avez fait
» connoître véritablement au-
» jourd'hui ce que c'eſt qu'une
» femme. Je croyois que l'on
» m'avoit trompé ; mais je
» reconnois qu'on ne m'a dit
» que la vérité, lorſqu'en par-
» lant de votre ſéxe, on a dit»:

Que ce n'eſt que malice & qu'im-
perfection,
Que pure extravagance & qu'indiſ-
crétion,
Qu'il a l'eſprit méchant & l'ame très-
fragile,

Qu'il n'eſt rien de plus foible & de
plus imbécille ,
Qu'il s'occupe à mal faire & le jour
& la nuit ,
Tout ſemblable en ce point au Diable
qui le fit ;
Que la meilleure femme eſt en vices
feconde ,
Que Satan l'engendra pour damner
tout le monde ;
Que bien-loin de ſervir au plaiſir des
Humains ,
Elle fait leur tourment , leur cauſe
cent chagrins ;
Et qu'elle eſt en un mot plus à
craindre ſur terre ,
Que le Feu , que la Faim , que la
Peſte & la Guerre.

Allez, ſexe trompeur, Allez, ſexe maudit!
Je vous donne à jamais au Diable qui vous fit.

Il eſt aiſé de juger par cette imprécation, de la colére où devoit être le Roi, qui de ſon naturel étoit la bonté même. Il y a toute apparence que les femmes s'en feroient moquées, & dans la fureur où elles étoient auroient pouſſé l'inſolence juſqu'au bout; mais un corps de troupes, de la garniſon de la Ville qui étoit fort nombreuſe, s'étant avancé, & ayant inveſti cette Légion féminine, la frayeur les ſaiſit au point, que s'étant toutes proſternées par terre,

elles conjurerent le Roi de vouloir bien leur ſauver la vie qu'elles s'imaginerent qu'on alloit leur ôter par ſes ordres.

Le Monarque étoit bien éloigné d'avoir cette cruelle penſée. Il n'avoit pas même donné le moindre ordre à ſes troupes, qu'un de leur Commandans avoit fait avancer ainſi de ſon propre mouvement, uniquement dans la vuë de les intimider & de diſſiper cette ſédition. Il y réuſſit parfaitement. En effet le Roi qui étoit dans une grande colére s'étant laiſſé fléchir par leurs cris & par leurs larmes, leur fit beaucoup valoir la grace qu'il leur accordoit, & leur permit de s'en retourner ſaines & ſauves chez elles, à condition

qu'elles reſteroient tranquilles à l'avenir, & ne s'abandonneroient jamais à des excès de cette nature ; ce qu'elles lui promirent toutes.

Ainſi fut appaiſée la plus terrible ſédition qu'on auroit peut-être jamais vue dans le monde, ſi la force avoit répondu à la fureur qui tranſportoit ces femmes ; & cela parce que Bertholde avoit fait accroire à une d'elles, qu'à l'avenir elles n'auroient plus que la ſeptiéme partie des bonnes graces de leurs maris.

CHAPITRE VI.

Quelles furent les ſuites de la ruſe de Bertholde. Nouvelle Apologie du beau ſéxe. Colére de la Reine contre Bertholde. Caractére de cette Princeſſe, & des Femmes en général.

DE's que toutes les femmes ſe furent retirées, le Roi rentra dans ſon appartement, où Bertholde l'ayant ſuivi lui dit en riant: hé bien, tu viens de voir la vérité de ce que je te diſois hier. Tu as accompli toi-même la prédiction que je t'avois faite; ſçavoir que tu dirois aujour-

d'hui autant de mal de ce ſéxe trompeur, que tu en diſois de bien hier.

Cela eſt vrai, lui répondit le Roi; mais qui auroit jamais cru des femmes capables des excès auxquels celles-ci viennent de s'abandonner ? A propos, continua Sa Majeſté, je me reſſouviens des conditions auxquelles je me ſoumis, en cas que tu vinſſes à bout de ce que je viens de voir arriver. La parole des Rois doit être inviolable. Viens donc prendre avec moi ta place ſur ce Trône....

Non, lui répliqua Berthold. Il eſt trop petit; & d'ailleurs deux derrieres ne vont jamais bien enſemble ſur un même ſiége. Hé bien donc, repartit

repartit le Roi, j'en ferai faire pour toi un qui ſera tout ſemblable au mien, & je veux que, conformément à ma promeſſe, tu partages ma puiſſance. L'Amour & le Trône, lui répondit Bertholde, ne ſouffrent point de partage. Ce ſont deux choſes trop délicates & trop friandes, & l'on n'en a jamais trop pour ſoi.

Tu as raiſon, lui répliqua le Roi; je vois par cette réponſe que tu as beaucoup plus d'eſprit encore que je ne croyois. Elle me fait même penſer que tu pourrois bien être l'Auteur du ſoulévement de toutes ces femmes contre moi. Va, je te le pardonne; mais à condition que tu me diras par quel ſtratagême tu as pu exé-

cuter en ſi peu de tems une entrepriſe de cette nature.

Bertholde, ſans ſe faire prier, raconta au Roi la maniere dont il s'y étoit pris, & que j'ai rapportée dans le Chapitre précédent. » Je ne ſuis plus » étonné après cela, lui dit le » Prince, de la fureur où é- » toient ces femmes & du va- » carme qu'elles ſont venues » faire autour de mon Palais. » Elles n'avoient aſſurément » pas tort, & je ſuis fâché de » les avoir ſi fort maltraitées » de paroles. Je ne l'aurois » pas fait de ſens froid, quand » même il auroit été queſtion » de gagner un nouveau » Royaume auſſi grand que le » mien. Tu m'as là fait com- » mettre une faute dont je me

» repens. En effet la femme
» eſt de toutes les Créatures
» qui ſont dans le monde, la
» plus parfaite. Elle eſt

Des bleſſures de cœur l'appareil ſouverain,
Et le plus ferme appui de tout le Genre Humain.
Un homme ne ſçauroit vivre content ſans femme,
Tant qu'il en eſt privé, c'eſt un vrai corps ſans ame,
Sans elle une maiſon iroit tout de travers;
Elle ſçait du deſtin partager les revers,
Elle ſert un mari, ſoulage ſa vieilleſſe;

La femme eſt dans le monde un miroir de ſageſſe,
Le Temple de l'Honneur, le Chef-d'œuvre des Cieux,
Et tout ce que la Terre a de plus précieux :
La Beauté fut ſon lot, l'Eſprit ſon apanage,
La Vertu ſon domaine, & l'Honneur ſon partage.....

Et toi qui parle ainſi tu n'es rien moins que ſage, continua Bertholde ſur le même ton.

Il alloit pourſuivre, & parodier le bel éloge que le Roi venoit de faire des femmes, lorſqu'un Page qui entra lui remit un Billet de la Reine, par lequel elle le prioit de lui

envoyer Bertholde pour le faire châtier du tour qu'il venoit de jouer à ſon ſéxe. Comme il n'eſt point de Créature plus vindicative que les femmes, ni dont la colére ſoit plus à craindre que la leur, le Roi, qui faiſoit beaucoup de cas de Bertholde à cauſe de ſon eſprit, ſe ſeroit bien gardé de le lui envoyer, s'il n'eût pas été perſuadé que ſon imagination, féconde en ſtratagêmes, en trouveroit bien quelqu'un qui le tireroit d'affaire. Il héſita néanmoins, & délibéra pendant quelques moments s'il accorderoit à la Reine, ce qu'elle lui demandoit. Bertholde, le voyant un peu penſif, ſe douta qu'il y avoit quelque choſe de nouveau,

& le pria de vouloir bien lui en faire part. » La Reine de-» mande à te voir, lui dit le » Roi; mais j'appréhende.... qu'elle ne ſoit peut-être tentée de ma peau, interrompit Bertholde: va, ne crains rien. La nature y a pourvu & t'a donné des aſſurances de ſa vertu, du moins quant à ma perſonne. Oh, reprit le Roi, je ſuis fort tranquille de ce côté-là; mais je ne le ſuis pas tant ſur ce qui te concerne. Comme elle eſt fort colérique & très-rancuniere, je crains qu'elle ne t'envoye chercher pour ſe venger du tour que tu as joué à ces femmes, & auquel j'apprends qu'elle a été extrêmement ſenſible. D'un autre côté, comme elle eſt fort impérieuſe & très-

méchante lorſqu'on la contredit, je n'oſe lui refuſer ce qu'elle me demande.

» C'eſt-à-dire, lui répliqua » Bertholde, que tout Roi » & tout puiſſant que tu es, » tu as cependant un maître » qui te fait trembler. Pour » moi, quoique je ne ſois » qu'un chétif & miſérable » Païſan, je ſuis en ce cas » plus grand & plus puiſſant » que toi; car quelque hautaine, quelque colérique, » quelque méchante enfin que » puiſſe être ta femme, je ne » la crains point, & je me moque de ſa colére. Crois-moi, » les femmes en général ne » ſont envers leurs maris que » ce qu'ils veulent bien qu'elles ſoient, & s'ils ont à ſouf-

» frir de leurs défauts, ce n'eſt
» qu'à leur exceſſive complai-
» ſance & à leur foibleſſe
» pour elles, qu'ils doivent
» s'en prendre. Tu l'as tantôt
» éprouvé dans le ſoulève-
» ment général de celles de
» cette Ville. Tant que tu leur
» as parlé avec douceur &
» politeſſe, tant qu'elles ont
» cru que tu les craignois, leur
» inſolence contre toi n'a fait
» qu'aller en augmentant ;
» mais dès que tu as changé
» de ton, & que tu leur as
» parlé des groſſes dents, elles
» ſont auſſitôt rentrées dans
» leur devoir. Il en ſeroit au-
» jourd'hui de même de la
» tienne, ſi tu avois eu dès
» les premiers jours de ton
» union avec elle la pruden-
ce

» ce & le courage de lui ra-
» battre les airs hautains & im-
» périeux que ta foibleſſe &
» ta complaiſance lui ont laiſſé
» prendre. O le grand Héros !
» O le grand Roi ! O le grand
» Homme ! Il a ſçu conquérir
» un vaſte & puiſſant Royau-
» me, il ſçait parfaitement
» gouverner un peuple des
» plus nombreux & des plus
» difficiles à conduire, & il
» n'a eu ni l'eſprit, ni la pru-
» dence, ni la hardieſſe, ni le
» talent de gouverner ſa fem-
» me ! Va, quelque diableſſe
» qu'elle puiſſe être, quelle
» que ſoit ſa colere contre
» moi, je n'en appréhende
» point les effets, & je ſçau-
» rai m'en garantir.

C'eſt ce que j'eſpére, lui

repliqua le Roi, & ce n'eſt que dans cette perſuaſion que je te laiſſe aller chez elle ; mais je ſerai curieux d'apprendre de toi-même comment tu te ſeras tiré de ſes mains, & de celles de ſes femmes qui, à ce qu'on m'a marqué, ne ſont pas moins en colere contre toi. *Qui ne craint point la gueule du Loup*, lui repartit Berthold, *n'a pas peur des Moutons.* Va-t'en donc à la garde de Dieu, lui dit le Roi, & revien d'abord me raconter ce qui ſe ſera paſſé.

CHAPITRE VII.

De quelle manière Bertholde évite les châtiments que la Reine étoit réſolue de lui faire, & comment il les fait retomber ſur ſes Domeſtiques mêmes auxquels elle en avoit donné la commiſſion.

QUoique Bertholde fût prévenu ſur le traitement qui l'attendoit chez la Reine, il n'en alla pas pour cela moins hardiment trouver cette Princeſſe, dans l'eſpérance que ſon eſprit lui fourniroit, à l'ordinaire, quelque expédient pour le garantir de ſa colére. Dès qu'il parut devant elle, ſes

Dames d'honneur, & la Princeſſe elle-même, furent ſi frappées de ſa laideur & de ſa groteſque figure, que peu s'en fallut qu'elles ne priſſent la fuite. Quelque hideux que fût le portrait qu'on leur en avoit fait, elles en trouverent l'original mille fois encore plus difforme; de ſorte que ſans le deſſein qu'elles avoient de ſe venger de lui, elles auroient abandonné la place lorſqu'elles le virent.

Comme elles avoient réſolu de commencer par ſe divertir de lui, elles avoient préparé pour cet effet une eſpece de chaiſe dont le ſiége apparent étoit formé par un cuvier rempli d'eau qu'elles avoient proprement couvert d'un tapis de

foye. Pour le mieux attirer dans ce piége, la Reine, diſſimulant ſa colere : eſt-ce toi, mon ami, lui dit-elle, que l'on nomme Bertholde ? Oui ſans doute, je te reconnois au portrait qu'on m'a fait de toi.

Si on ne l'a point flatté, lui répliqua notre Païſan (ce qui eſt aſſez rare dans ta Cour) il n'a pas du te prévenir beaucoup en ma faveur ; mais tel qu'eſt mon viſage, ajouta-t-il, du moins eſt-il naturel ; & en cela il ne reſſemble pas à pluſieurs que je vois ici. Par ces dernieres paroles Bertholde déſignoit pluſieurs Dames d'honneur, & la Reine même, dont les viſages étoient couverts d'une triple couche de fard, & parſemés de pluſieurs douzaines de mouches.

Quand je ne t'aurois pas connu à ta phiſonomie, lui dit la Reine, il me ſeroit impoſſible de te méconnoître à ces faillies d'eſprit, à ces traits de franchiſe & de ſincérité qu'on m'a dit qui t'échapoient preſque à chaque moment. Certes je ne ſuis plus étonnée maintenant que tu ſois ſi avant dans les bonnes graces de mon mari. Par la même raiſon je veux être de tes amies, & comme j'aprens qu'il t'a fait aſſeoir aujourd'hui avec lui ſur ſon Trône, je veux auſſi que tu prennes ſéance à mes côtez. Vien donc occuper auprès de moi ce ſiége que j'ai fait mettre tout exprès pour toi, afin de te marquer par-là l'eſtime que je fais de ta perſonne, de

ton eſprit, & de tes talens qu'on dit être en ſi grand nombre.

Mes talents, lui répartit Berrholde, ſont fort peu de choſe. Toutefois j'en ai un que je ne donnerois pas pour toutes les richeſſes, & même pour tout le Royaume de ton mari. . . . Et quel eſt donc ce talent ſi rare & ſi précieux, lui demanda la Reine avec empreſſement. Celui de deviner, lui répondit Bertholde. Je devine, par exemple, quand quelqu'un a envie de me faire mouiller le derriere, de me faire donner la baſtonnade, & d'autres choſes ſemblables. Je devine de même encore ſi une Demoiſelle eſt Pucelle, ou non; ſi une Dame eſt fidelle à ſon Mari, ou ſi elle ne l'eſt pas;

& s'il y avoit dans la compagnie quelqu'une de ces Dames & Demoiſelles qui voulût être inſtruite ſur ces derniers articles, ou qui me forçât de le lui dire, je pourois lui donner cette ſatisfaction dans le moment. Par cette réponſe de Berthold, la Reine comprit que la mèche étoit éventée, & que ſe défiant du piége qu'on lui avoit tendu, il n'avoit par conſéquent garde de s'y laiſſer prendre.

Comme rien n'irrite plus le déſir de la vengeance dans les femmes, que la difficulté d'y réuſſir, la Reine voyant qu'elle avoit manqué ſon premier coup, fit prendre à chacune de ſes femmes, & prit elle même une canne. Alors levant

le maſque, elle leur ordonna d'étriller comme il faloit Bertholde, pour le punir du mauvais tour qu'il avoit joué le matin à toutes les femmes de la Ville.

C'étoit beaucoup riſquer ſans doute, après ce qu'il venoit de leur dire du talent qu'il avoit de deviner ſur le compte des Filles & des Femmes. Auſſi la plûpart de celles-ci reſterent-elles immobiles, n'oſant frapper Bertholde, parce qu'il n'y en avoit preſque aucune qui n'eût, comme l'on dit, quelque ordure dans ſes flutes, c'eſt-à-dire, quelque intrigue galante, quelque petit commerce ſecret dont elles auroient toutes été très-fâchées que la Reine & leurs com-

pagnes euſſent été inſtruites. Il s'en faut beaucoup que les choſes ſoient aujourd'hui ſur le même pied dans les cours où ces ſortes d'intrigues ſont à-preſent ſi communes & ſi ordinaires, qu'elles y paſſent pour des bagatelles dont on ne fait tout-au-plus que rire. Mais dans ce tems-là les femmes & les filles y faiſoient encore parade de leur vertu. Il falut donc de nouveaux ordres de la Reine pour rendre à ſes Dames d'honneur le mouvement de leurs bras, qu'il ſembloit que notre Païſan leur eût fait perdre. Elles les leverent enfin, mais en tremblant, & ſans aucune force.

Ils alloient tomber ſur Bertholde, quand celui-ci, s'ap-

percevant que ſa premiere ruſe lui avoit manqué par l'obſtination de la Reine, en imagina ſur le champ une autre : » Puiſ» que je ne puis échaper de » vos mains, leur dit-il, per» mettez du moins que je vous » demande une grace ; c'eſt » que celle de vous qui a réſolu » & entrepris d'empoiſonner le » Roi ſoit la premiere à me » frapper. » A ces mots les cannes qu'elles tenoient déja levées leur tomberent des mains. Empoiſonner le Roi, s'écria l'une en jettant ſon bâton au milieu de la chambre ! Hé bon Dieu ! qui pouroit avoir une ſi horrible penſée ? Ce n'eſt pas moi certainement..... Et moi encore moins, pourſuivit une autre en faiſant la même céré-

monie. Ainſi parlerent toutes les autres, & juſqu'à la Reine même qui, malgré ſa colére, ne put s'empêcher d'admirer l'eſprit de Bertholde, & la ſubtilité avec laquelle il étoit echapé à la grêle de coups de bâtons toute prête à tomber ſur lui.

La double épreuve qu'elle en venoit de faire devoit bien appaiſer ſon reſſentiment & la convaincre qu'avec les gens d'eſprit on vient rarement à bout des mauvais deſſeins qu'on a contr'eux, dès qu'ils en ſont inſtruits; mais par malheur pour l'eſpéce humaine, les paſſions ne raiſonnent point. Bien loin de-là, elles nous ôtent le peu de raiſon que nous pouvons avoir. Ce fut ce qui ar-

riva encore à la Reine. Ne pouvant digérer le tour que Bertholde avoit joué à tout ſon ſéxe, & qu'elle regardoit comme le plus grand affront qu'on eût pu lui faire, elle appella, pour s'en venger, un de ſes domeſtiques à qui elle donna ordre de faire bien bâtonner Bertholde par ſes gardes, lorſqu'il ſortiroit de chez elle; de faire venir trois autres de ſes camarades pour l'accompagner, & être témoins comment la choſe ſe paſſeroit, & de venir tous les quatre lui en faire leur raport.

Quand on veut réuſſir dans ſa vengance, la première choſe qu'on doit faire eſt de la diſſimuler. La Reine, mauvaiſe politique, comme le ſont tou-

tes les perſonnes d'un caractère violent, n'eut pas plûtôt donné cet ordre, que Berthold en rit au fonds de ſon ame. Il en eut d'autant plus de joye, qu'il le regarda comme un moyen de ſe venger lui-même de ces quatre domeſtiques qu'il ſçavoit l'avoir deſſervi auprès de cette Princeſſe, & avoir entrepris de le chaſſer de la Cour où ils voyoient avec beaucoup de chagrin & de jalouſie qu'il avoit gagné les bonnes graces du Roi.

Plus adroit & plus ruſé que ſes ennemis, il diſſimula ſon deſſein. Semblable à un homme qui ſeroit dans la dernière déſolation, & qui ſe voyant prêt à périr n'a plus d'autre reſſource que d'implorer la clémence

de la perſonne qui veut le perdre, Bertholde ſe jette aux pieds de la Reine & la conjure, puiſqu'il a eu le malheur d'encourir ſon indignation, & qu'elle eſt abſolument réſolue de lui faire donner la baſtonade, d'avoir du-moins la bonté de recommander à ceux qu'elle avoit chargé d'éxécuter ſes volontez, de ne point donner ſur le chef; qu'il leur abandonnoit le reſte du corps, pour lui donner la ſatisfaction qu'elle deſiroit avoir.

La Reine qui n'entendit point l'équivoque, & ne ſentit point la ruſe de Bertholde, lui accorda ce qu'il lui demandoit, & chargea ſes domeſtiques de notifier en paſſant ce nouvel ordre à ſes gardes.

Bertholde, auſſi content que ſi on lui eût fait la plus grande faveur, en rendit mille graces à la Reine, après quoi il ſortit de ſon appartement. Il ſe vit auſſi-tôt accompagné de quatre grands Eſtafiers qui l'eſcorterent juſques dans la cour où étoient les gardes de cette Princeſſe qui l'attendoient chacun un bâton à la main, & tous prêts à le recevoir. Bertholde ayant fait reſſouvenir ceux qui l'accompagnoient du dernier ordre de la Reine, ceux-ci crierent auſſi-tôt aux gardes de la part de cette Princeſſe, de ne point toucher au chef, mais de ne point épargner le corps.

A peine achevoient-ils de prononcer ces paroles, que notre

notre Païſan, doublant le pas, & prenant les devants, paſſa devant les gardes, qui le regardant comme le chef de la troupe, le laiſſerent paſſer non ſeulement ſans lui faire le moindre mal, mais le ſaluerent encore profondément, ſachant la grande conſidération où il étoit auprès du Roi. Il n'en fut pas de même des Eſtafiers qui le ſuivoient. Les gardes croyant que l'intention de la Reine étoit que l'on étrillât d'importance ces quatre drôles pour quelque ſotiſe qu'ils avoient faite, les bâtonnerent ſi cruellement, que peu s'en falut qu'ils ne reſtaſſent morts ſur la place. Ils eurent beau crier que c'étoit ſur Bertholde que devoit tomber cette grêle de coups, le

Manant qui voyoit avec plaiſir fondre ſur eux l'orage qu'ils lui avoient peut-être attiré, en rioit de tout ſon cœur, & crioit lui-même aux gardes qu'ils euſſent à exécuter, dans toute leur étendue, les ordres de la Reine qu'on venoit de leur notifier; qu'autrement il alloit ſe plaindre de ſa part au Roi du peu de déférence qu'ils avoient pour les volontez de cette Princeſſe. Il n'en falut pas davantage pour les rendre inéxorables & ſourds aux cris de ces quatre malheureux qu'ils rouerent de coups.

Cependant la Reine, apprenant ce qui leur étoit arrivé, entra dans une colére encore plus violente contre Berthold, & jura intérieurement de

s'en venger ; mais elle diſſimula pour cette fois ſon reſſentiment. En attendant que le tems lui preſentât l'occaſion de ſe ſatisfaire , elle ordonna qu'on prît ſoin de ces malheureux qui de plus de quatre mois ne furent point en état de marcher , & eurent tout le tems de peſter & de jurer contre Bertholde qui les avoit ſi bien fait étriller.

CHAPITRE VIII.

Bertholde raconte au Roi ce qui s'eſt paſſé chez la Reine. Il confond un paraſite. Tour qu'il joue au Roi pour le convaincre d'une vérité doit il ne vouloit pas convenir.

COMME il étoit un peu tard lorſque Bertholde ſortit de chez la Reine, que d'ailleurs le Roi étoit fort occupé, il ne put le voir de la ſoirée; mais il ne manqua pas de ſe trouver le lendemain au lever de ce Prince. Ayant ſes grandes & petites entrées dans le Palais, il vint le matin dans l'appartement du Monarque, où il trouva un grand nombre

de Ducs, Comtes, Marquis, Barons, & autres Seigneurs qui s'y étoient rendus, ſelon leur coutume, pour lui faire leur cour. Dès que le Roi l'apperçut : Ah ! te voila Bertholde, lui dit-il ! Hé bien ? Comment as-tu paſſé hier l'après-dinée chez la Reine ? Je penſe qu'il y faiſoit bien chaud pour toi. Le tonerre aura furieuſement grondé ; car l'orage étoit terrible. Il eſt vrai, lui répondit Bertholde ; mais il eſt tombé ſur d'autres. Là deſſus il raconta au Roi de quelle maniere il s'étoit tiré de ce mauvais pas, les ruſes qu'il avoit employées pour cela, & comment il avoit fait tomber ſur les Domeſtiques mêmes de cette Princeſſe les coups de bâton

qui lui étoient destinés. Le Prince en rit beaucoup, de même que tous les Seigneurs qui étoient présents;

Car qu'un Monarque rie, un courtisan rira,
Et tous ils en riront, autant qu'il en viendra.

Parmi tous ces Seigneurs, dont j'ai rapporté ci-dessus les titres & qualitez, il y avoit un Parasite, ou Ecornifleur, vermine qui n'est que trop ordinaire dans les cours, où toute l'occupation de ces gens-là est de ronger les Princes qui les souffrent auprès d'eux. Celui-ci faisoit encore à la Cour le métier de plaisant ou de bouffon; je dis métier, car y-a-t-il

au monde un emploi plus bas que celui-là ? Qu'un homme d'eſprit, par les ſaillies qui lui échapent, divertiſſe de tems-en-tems ſon Prince, c'eſt ce qu'on voit tous les jours arriver dans les Cours. Mais comme ces traits ne ſont que momentanés, tout homme qui aura tant-ſoit-peu de génie, & l'honneur en recommandation, ſe gardera bien d'entreprendre de faire rire ſon Souverain & ſon Maître toutes les fois que celui-ci le voudra. Les Saillies, & les bons-mots, véritablement bons, ſont ſi rares, qu'il n'y a qu'un Sot & un Fat qui puiſſent ſe flatter d'en fournir à tous les quarts d'heure du jour. S'ils l'entreprennent, ils ſont bientôt la dupe de leur fa-

tuité ; & le mépris eſt ordinairement le ſalaire de tous ces diſeurs d'impertinences qui ont la ſotte vanité de ſe donner pour ce qu'ils ne ſont pas, & ne ſçauroient être.

Tel étoit celui dont je vais parler. A une extraction des plus baſſes il joignoit une figure des plus ignobles, & qui étoit preſque auſſi riſible que celle de Bertholde dont il s'en falloit beaucoup qu'il eût l'eſprit. Il étoit gros, court, chauve, fort laid, & avoit le viſage tout couvert de cicatrices. C'étoit la récompenſe que lui avoient attiré ſes impertinences, & quantité d'actions qui n'en méritoient point d'autre. Peut être trouvera-t-on étonnant qu'un pareil homme

ſe

ſe fût introduit à la cour d'un Roi tel qu'étoit *Alboin* : mais combien voyons-nous tous les jours, dans les cours des plus grands Princes *, de ſujets qui n'ont d'autre mérite que leur effronterie à la faveur de laquelle ils s'inſinuent par tout, & ſe donnent même un air d'importance dont celui des plus grands Seigneurs n'approche pas ?

Le ſoi-diſant bouffon du Roi étoit de cette trempe. Il ſe nommoit *Fagotti*, nom qui quadroit parfaitement avec ſa perſonne qui étoit toute des plus mal fagotées. Soit jalouſie, ſoit préſomption, il ne plut pas au ſeigneur *Fagotti* de rire, comme avoient fait le Prince & tous ſes courtiſans, au

récit que Bertholde venoit de faire des tours qu'il avoit joués chez la Reine. Bien loin de les trouver ingénieux, il en mépriſa l'Auteur, & ſe flatant d'avoir mille fois au-moins plus d'eſprit, il demanda au Roi la permiſſion d'entrer en lice avec lui, ſe promettant bien de faire voir que Bertholde n'étoit qu'un ſot auprès de lui. » J'y » conſens, lui dit le Monarque; » mais prens garde que ce Païſan ne te faſſe voir que ton » cheval n'eſt qu'une bête. Il » en a démonté bien d'autres » que toi; & tu feras bien habile ſi tu ſors de ſes mains » comme tu y ſeras entré ».

Fagotti ayant répondu au Roi qu'il vouloit bien en courir les riſques, ils eurent enſem-

ble, en préſence de toute la Cour, une converſation dans laquelle ils s'efforcèrent, à l'envi l'un de l'autre, de faire briller leur eſprit. Cette converſation n'eſt pas venue en entier à notre connoiſſance, ce qui eſt cauſe que je ne puis l'inſérer ici. C'eſt ſans doute grand domage; car il y a toute apparence que ce fut le chef-dœuvre & le triomphe de l'eſprit de Berthold. Mais tels ſont les ravages que le tems a faits dans l'hiſtoire, dont il nous a enlévé preſque tous les plus beaux morceaux. Ce que les Chroniques du païs nous en apprenent, eſt que toute la gloire fut du côté de ce dernier. Elles ajoutent, apparemment pour donner un échantillon de

l'entretien qu'ils eurent enſemble, ce qui ſuit, & que je n'ai garde de laiſſer ignorer à mes lecteurs : »

» Fagotti, dit l'Auteur de ces » Chroniques irrité de ſe voir » ſi mal-mené par Bertholde, » lui dit : il faut avouer que le » Païſan eſt un méchant animal.... Et le flateur un vilain monſtre, lui repliqua ſur » le champ Bertholde ?... On » voit bien à tes ſouliers, continua *Fagotti*, que tu ne fus » jamais qu'un miſérable ; regarde comme ils bâillent. » Par-là le paraſite croyoit faire beaucoup de honte à ſon » adverſaire en faiſant remarquer à toute la cour que ſes » ſouliers étoient perçés.... » Cela ne te doit point étonner,

» lui répondit Bertholde, ni
» aucun des assistans qui nous
» écoutent. Si mes souliers bâil-
» lent, c'est que tu les ennuyes
» par tes impertinences... Ah,
» voyez un peu le bon air qu'il
» a, dit *Fagotti*, avec ses bas
» tout rapetassés !..... T'es-tu
» jamais regardé dans un mi-
» roir, lui repliqua Bertholde?
» En ce cas tu as du être étran-
» gement confus lorsque tu y
» as vû sur ton visage toutes
» les coutures que tout le mon-
» de y voit, & qui nous ap-
» prennent ce que tu as été au-
» trefois; car personne ne dou-
» te qu'elles ne soient la récom-
» pense de tes belles actions ».

A cette derniere repartie, le Roi & toute sa Cour éclaterent de rire; ce qui causa à

Fagotti une confuſion d'autant plus grande, qu'il ne s'attendoit pas à des reproches auſſi ſanglants. Perſonne ne s'étoit effectivement aviſé juſqu'alors de lui en faire de cette nature. Comme la diſpute avoit été des plus vives, Bertholde qui étoit naturellement fort pituiteux, demanda au Roi la permiſſion de cracher quelque part. Le Roi le lui ayant permis, pourvû que ce ne fût pas dans la place la plus propre, notre Païſan cracha auſſi-tôt ſur la tête de *Fagotti*, qui comme je l'ai déja dit, étoit chauve.

Si ce Bouffon avoit été ſenſible au dernier reproche que lui avoit fait Bertholde, il le fut encore bien plus à cette inſulte dont il pria le Roi de lui

faire donner ſatisfaction. Le Monarque n'approuva pas d'abord l'action de Bertholde, & il lui en fit quelque réprimande ; à quoi celui-ci répondit. » De quoi ſe plaint cet animal-» là, & de quoi me réprimande-» des-tu ? Ne viens-tu pas de » me permettre de cracher où » je voudrois, pourvû que ce » fût dans la place la moins propre ? Or je n'en ai point » trouvé pour cela de plus convenable que la tête de *Fagotti*. Ne ſçais-tu pas le proverbe » qui dit, *Tête pelée, place aux poux* ? Or en eſt-il, dis-moi, » qui ſoit plus mal propre que » celle-là ? » Le Roi & tous ſes courtiſans ne purent tenir contre cette ſaillie, & ils ſe mirent tous à en rire à gorge déployée.

Elle mit, au contraire, le Paraſite *Fagotti* dans une ſi grande colére contre Bertholde, que ſans aucun reſpect pour le Roi & pour toute ſa compagnie, il ſe jetta ſur ce Païſan qu'il vouloit étrangler. Bertholde, qui ſe piquoit encore moins de politeſſe que lui, en quoi il étoit infiniment plus excuſable, vû qu'il n'y avoit encore que quelques jours qu'il étoit à la Cour où il n'avoit certainement pas eu le tems de l'apprendre, Bertholde, dis-je, ne crut pas devoir lui donner cette ſatisfaction. Il prend lui-même ſon ennemi à la gorge, le terraſſe, & lui décharge une greſle de coups de poing & de pieds que *Fagotti* s'efforce de parer. Il tâche même de lui

en reſtituer au-moins une partie ; mais notre Païſan, qui n'étoit pas encore énervé comme lui, par les délices de la Cour, les lui rendoit avec uſure ; de ſorte que le Paraſite ſe vit bientôt forcé de lui demander grace, pour ne pas périr entre ſes mains. Bertholde eut bien de la peine à le lâcher ; & il ne l'auroit pas fait à coup ſûr, ſi le Roi n'avoit joint ſon autorité aux prieres de ce miſérable. Comme notre Ruſtre n'étoit que groſſier, & nullement brutal, le Prince n'eut pas plûtôt parlé, qu'il obéit...

» De quoi t'es-tu aviſé, » pauvre *Fagotti*, lui dit le » Monarque en riant, de vou» loir te meſurer contre un » homme qui l'emporte de

» beaucoup ſur toi, non ſeule-
» ment pour l'eſprit, mais auſſi
» pour la force du corps ? Ne
» te l'avois-je pas prédit que
» tu ne ſortirois pas de ſes
» mains comme tu y ſerois en-
» tré ? Regarde le bel état où
» il t'a mis. Te voilà le viſage
» tout en ſang, & la machoire
» toute en capilotade ; & je ne
» doute pas qu'il ne t'ait meur-
» tri de même tout le corps.
» Voilà ce que c'eſt que de
» s'attaquer à plus fort que ſoi.
» Au reſte je ne ſçaurois blâ-
» mer Bertholde de ce qui
» vient de t'arriver. C'eſt à toi
» ſeul qu'en eſt la faute. Tu
» l'as inſulté & attaqué le pre-
» mier. Il t'a payé dans la même
» monnoye ; & je ne crois
» pas que tu ſois tenté de lui

» demander ton reſte. Va te
» laver, & te faire panſer. Que
» cette Avanture t'apprenne au-
» jourd'hui deux vérités que
» tu aurois dû ſçavoir depuis
» long-tems. La premiere eſt,
» qu'il ne faut jamais mépriſer
» ni inſulter perſonne; & la
» ſeconde que, n'y ayant
» rien de plus trompeur que
» les apparences, il n'y a que
» des gens ſans eſprit qui s'y
» fient. Tu viens d'en faire l'é-
» preuve, &, tu dois t'en reſ-
» ſouvenir. »

Fagotti fut ſi confus de ſe voir ainſi vaincu & battu par Bertholde, & de plus réprimandé par le Roi, qu'il n'oſa plus reparoitre à la Cour, laquelle en fut délivrée, & eut cette obligation à notre Païs-

ſan. Que les Souverains & tous les Grands ſeroient heureux, s'ils pouvoient ſe défaire à ſi bon marché de tous les écornifleurs, mauvais plaiſants, fades bouffons qui les obſédent & les rongent ! Il n'y en a point qui n'eût aujourd'hui beſoin pour cela de trois ou quatre Bertholdes, tant cette maudite race a pullulé depuis ce tems-là. Rois, Princes, Seigneurs, Généraux, Evêques, Magiſtrats, Financiers, Bourgeois même, pourvû qu'ils ſoient riches, dès qu'ils tiennent une bonne table, tous ont leurs écornifleurs, qui conduits par la friandiſe, y accourent des extrémités de la Ville où la fumée délicieuſe des mêts va frapper leur odorat. Plus

alertes mille fois que les meilleurs chiens de chaſſe, ils volent alors où le fumet des ragoûts les apelle, & où leur grand appétit les conduit; car ces ſortes de gens en ſont toujours bien pourvus.... Mais c'eſt leur faire trop d'honneur que de m'arrêter ſi long-tems à des ſujets ſi mépriſables, je reprens le fil de mon hiſtoire.

Le Roi, que la tragicomique avanture de *Fagotti* avoit mis de fort bonne humeur, n'ayant d'ailleurs rien de fort preſſé à faire ce jour-là, voulut ſe divertir un peu avec Bertholde, & eſſayer s'il ne pourroit point l'embaraſſer & mettre ſon eſprit en défaut. Ces ſortes de récréations, comme je l'ai dit ailleurs, étoient autrefois un

desplus grands amuſements des Rois ; & nous liſons dans l'hiſtoire de pluſieurs des nôtres, qu'ils ſe divertiſſoient fort ſouvent à ces jeux d'eſprit qui paroitront peût-être aujourdhui à quelque cenſeur, peu dignes de la Majeſté Royale ; comme ſi les Princes devoient être toujours montés ſur le ton héroïque. Pour moi je demanderois volontiers à ces ſortes de gens, qui ne trouvent rien de beau que ce qui eſt à la mode, lequel eſt le plus digne de la Majeſté Royale, lorſqu'elle veut ſe délaſſer des pénibles & fatiguantes occupations du Trône, ou de s'amuſer à tenir, avec une perſonne d'eſprit, quelques propos divertiſſants & en même tems inſtructifs, ou d'alle

courir, comme des foux, à la chaſſe, après des bêtes, pendant des journées entieres; ou de tourner pendant pluſieurs heures de ſuite, comme des enfants, autour d'une grande table couverte d'un tapis vert; le tout pour y faire entrer, un certain nombre de fois, une boule d'yvoire dans un trou qu'on nomme *Blouſe*; lequel eſt le plus digne d'un Roi, ou de courir, comme des dératés, après une petite boule de bois qu'à l'aide d'un petit maillet on pouſſe de toutes ſes forces devant ſoi; ou de ſe mettre tout en eau, & dans le riſque de périr par la plus douloureuſe pleuréſie, à force de courir après une balle qu'on ne veut pas manquer de renvoyer à ſon

adverſaire. Si ces jeux-là ſont aujourd'hui regardés comme les amuſements les plus nobles, & dignes des Rois mêmes, pour moi je ſuis perſuadé que les perſonnes judicieuſes les mettront infiniment au-deſſous de celui dont je viens de parler. Au reſte, ne faiſant dans cet ouvrage que le rôle d'hiſtorien, je ſuis obligé de rendre à mes lecteurs la vérité hiſtorique telle que je la trouve ; & voici ce que les anciennes Chroniques du païs nous ont conſervé de la converſation que le Roi eut ce jour-là avec Bertholde. L'Antiquité a quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi attrayant pour les curieux, que je ſuis aſſuré que le plus grand nombre de mes Lecteurs

Lecteurs ſeroit fâché que j'euſſe retranché de mon livre ce curieux & rare morceau.

Que ferois-tu, demanda le Roi à Bertholde, ſi je t'ordonnois de paroître devant moi, de maniere que tu ne fuſſes ni nud, ni habillé.... Je me mettrois, répondit notre Païſan, tout nud dans un filet. De cette façon je ſerois dans l'état que tu demandes. Je ne ſerois point habillé, puiſque j'y ſerois tout nud; & cependant je ne ſerois point nud, puiſque ce filet me ſerviroit de vêtement.

La réponſe parut fort juſte au Roi qui, continuant ſa converſation avec Bertholde, lui fit les queſtions ſuivantes..... Que faiſoient ta mere, ton frere, & ta ſœur, la derniere

fois que tu as été à *Bertagnana?* .... Ma mere faiſoit à ſa voiſine ce qu'elle ne pourra jamais lui faire. Mon frere en tuoit autant qu'il en trouvoit; & ma ſœur pleuroit pour ce qui l'a fait rire pendant près d'une année.... Je ne croyois pas, lui répliqua le Roi, que tu euſſes auſſi le talent de faire des énigmes. Explique-moi celle-ci .... Elle n'eſt pas, lui répondit Bertholde, fort difficile à deviner. Voici ce que c'eſt. Ma mere fermoit les yeux à ſa voiſine qui expiroit, choſe qu'elle ne lui fera jamais plus, à coup ſûr. Mon frere cherchoit des puces dans ſa chemiſe, & en tuoit autant qu'il en trouvoit. Ma ſœur étoit en travail d'enfant, & pleuroit

les ſuites du plaiſir qui l'a fait rire pendant pluſieurs mois....

On ne peut pas mieux rencontrer, dit le Roi. Voyons ſi tu ſeras auſſi heureux dans les autres queſtions que je vais te faire.... Quel eſt le plus long jour de l'année?... C'eſt celui que l'on paſſe ſans manger.... Quelle eſt la plus grande folie de l'homme?.... Celle de ſe croire ſage. Elle eſt preſque Univerſelle.... Pourquoi la tête devient-elle plûtôt chauve que le menton?.... Parce que les cheveux ſont venus avant la barbe, & qu'il eſt juſte qu'ils s'en aillent plûtôt.... Quelle eſt l'herbe que les aveugles mêmes connoiſſent?.... L'ortie.... Quelle eſt la plus mau-

vaiſe fleur ? .... Celle du vin, parce qu'elle annonce que le tonneau eſt près de ſa fin .... Quelle eſt la choſe la plus effrontée ? .... Le vent ; car il ſe foure même ſous les jupes des dames. .... Quelle eſt la choſe la plus blanche qu'il y ait dans le monde ? .... Le jour ....

Oh ! pour le coup, interrompit le Roi, je te prends en défaut ; car nous n'avons rien de plus blanc que le lait .... Et moi je te ſoutiens, répliqua Bertholde que c'eſt le jour, qui l'emporte par ſa blancheur ſur la neige même .... Pour celui-là, réprit le Monarque, je voudrois le voir pour le croire ; & je te défie de me le démontrer .... Je ne veux

pour cela que quelques minutes, lui répondit Bertholde ; & en même tems, il ſortit, en promettant au Roi de revenir dans le moment.

Ce ne fut que pour aller chercher un ſeau qu'il fit remplir de lait, après quoi il le porta dans une chambre dont il ferma tous les volets ; de maniere que le jour n'y entroit pas plus que dans un four ! quand cela fut fait, il vint prier le Roi de venir voir de ſes propres yeux ce qu'il n'avoit pas voulu croire. Ce Prince, pour s'en convaincre par lui-même, ſuivit Bertholde, qui le conduiſit dans la chambre où il avoit placé le ſeau rempli de lait à quelques pas de la porte. A peine le

Roi eut-il fait deux pas, qu'il alla heurter contre, & renverſa ſur le plancher tout le lait dont il étoit rempli. Alors Bertholde, courant ouvrir les volets de la fenêtre. Hé bien, dit-il, tu vois maintenant la vérité de ce que je te diſois il n'y a qu'un moment, & que tu ne voulois pas croire. Si ce lait, que tu vois par terre, avoit été plus blanc que le jour, il auroit éclairé cette chambre, tu n'aurois pas été te heurter contre ce ſeau dans lequel il étoit, & tu ne l'aurois pas renverſé, avec riſque de te rompre les jambes, comme tu aurois fait ſi je ne t'avois pas retenu. En effet Bertholde, qui marchoit derrière ce Prince, le retint au moment

qu'il alloit tomber ſur le ſeau, & rouler dans le lait dont tout le plancher de la chambre étoit inondé.

Le Roi convint alors qu'il avoit raiſon, & ne put s'empêcher d'admirer ſes ruſes, & plus encore la vivacité & la juſteſſe de ſon eſprit, qu'il avoit remarquée dans les réponſes qu'il avoit faites à ſes queſtions. Cette vivacité de génie parut encore bien davantage dans une nouvelle affaire qui arriva quelque tems après à la Cour, & qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Plaiſante & ſinguliere Requête, préſentée au Roi par les Dames. Embaras dans lequel ce Prince ſe trouve à cette occaſion. Il prie Bertholde de lui aider à s'en tirer.

LE beau ſéxe a deux paſſions favorites qui ſont comme les deux grands reſſorts qui remuent l'ame des femmes, & le principe de preſque toutes leurs actions. Ces deux paſſions ſont l'amour, & l'ambition. Une femme ſans amour eſt une créature auſſi fabuleuſe & auſi chimérique que le *Phœnix* ; une femme ſans ambition eſt

eſt une eſpéce de phénoméne hors des régles ordinaires de la nature. Demandez à une fille de treize à quatorze ans ce qui la fait ſoupirer, dans un âge encore ſi tendre, après un Galant ; quel eſt le motif qui lui fait mettre en uſage toutes les innocentes ruſes que ſa petite imagination peut lui ſuggérer pour s'en procurer un ; qui eſt-ce qui lui inſpire ce deſir ardent qu'elle a de plaire à tous les hommes qu'elle voit ; qui eſt-ce qui lui apprend à relever encore par la plus galante parure qu'elle peut imaginer les attraits dont la nature l'a pourvue ? Demandez à cette femme mariée avec un homme, ſouvent bien plus aimable qu'elle, ce qui la fait courir après

un autre qui n'en approche pas; qui peut lui ſuggérer tous les ingénieux ſtratagêmes qu'elle employe pour duper ſon époux, & l'enrôler dans la grande confrérie ? l'une & l'autre, ſi elles veulent parler ſincérement, vous répondra que c'eſt l'amour. Interrogez cette autre jolie femme, & demandez-lui pourquoi elle ne ſçauroit ſouffrir aucune belle perſonne de ſon ſéxe ; d'où vient qu'il n'en eſt aucune ſur qui ſa langue médiſante ne s'exerce ; pourquoi elle ſe perſuade qu'il n'y en a point dans le monde à qui elle doive & puiſſe en conſcience céder le pas ? Elle vous répondra, ſi elle veut dire la vérité, que c'eſt parce qu'elle eſt convaincue qu'il n'y a point

ſur la terre de femme qui ſoit plus belle, plus aimable, ni plus parfaite qu'elle. On a vû dans le Chapitre cinquiéme de ce livre à quels excès l'amour avoit porté les Femmes dans le ſoulévement général où elles furent contre le bon Roi *Alboïn* quoiqu'il n'y eût pas donné le moindre ſujet ; voici une autre démarche que l'ambition leur fit faire, démarche qui auroit eu de très-pernicieuſes ſuites pour tout ſon peuple, ſi Bertholde ne les eût pas prévenues par un innocent & ingénieux ſtratagême qu'il imagina pour faire échouer leur projet.

Il étoit, ſelon ſa coutume, auprès du Roi, non pour lui faire ſa cour, mais pour le

réjouir & l'inſtruire (car il faiſoit l'un & l'autre tout-à-la fois), lorſque le Chancelier de la Reine, nommée *Borgno*, vint de ſa part trouver ce Prince. Il tenoit en ſa main un papier qui étoit plié en forme de lettre.

A la vue de ce papier, le Monarque qui craignoit que ne fût encore quelque meſſage funeſte pour Bertholde, jetta les yeux ſur ce Païſan qui par un ſigne lui fit connoitre qu'il s'inquiétoit fort peu de ce qui pouvoit en être. *Borgno* s'etant donc préſenté devant le Roi, commença à lui expoſer le ſujet de ſa commiſſion ; mais ſa mémoire lui ayant fait faux-bond au milieu de ſon diſcours, il fut obligé

d'avoir recours au papier qu'il tenoit dans une de ſes mains. Comme il étoit fort âgé, & que ſa vue n'étoit pas moins foible que ſa mémoire, avant d'ouvrir ce papier, il commença par tirer de ſa poche une paire de lunettes d'une grandeur énorme, qu'il planta ſur un nez aquilin des plus longs dont la nature l'avoit pourvu, prévoyant bien ſans doute le beſoin qu'il en auroit un jour.

A l'aſpect de ces prodigieuſes lunettes, avec leſquelles on auroit pu découvrir & obſerver la plus petite étoile de la *Voye Lactée*, & à la vue de la riſible gravité du Chancelier, Bertholde fit un éclat de rire contre lequel le Roi ne put te-

nir. A ſon exemple toute l'aſſemblée en fit autant. Le Chancelier, voyant ainſi rire tout le monde, ſe mit auſſi à rire lui-même, comme les autres, ſans ſonger à ſes lunettes, qui étant tombées de deſſus ſon nez par terre, s'y briſerent en mille piéces. Ce nouvel incident, joint à l'embarras où il mit le Chancelier, fit redoubler les éclats de rire. En effet par la perte inopinée de ſes lunettes, il ſe trouvoit hors d'état de s'acquitter de ſa commiſſion, ne pouvant ni retrouver le fil de ſon diſcours, ni lire le papier qui en contenoit le ſujet. Il auroit été donc obligé de s'en retourner comme il étoit venu, ſi la bonté du Roi ne l'eût aſſiſté. Ce Prince, voyant ſon

embarras, lui demanda le papier qu'il avoit en main. C'étoit une Requête que la Reine lui faiſoit préſenter au nom de toutes les Dames les plus qualifiées de la Cour & de la Ville. Elle étoit conçue en ces termes.

SIRE,

Comme *toutes les Hiſtoires, tant anciennes que modernes, ont appris à tout le monde que notre ſéxe, auſſi bien que celui des hommes, a eu dans tous les tems des ſujets très-capables de gouverner des Provinces, des Royaumes, & des Empires, & qui même ſe ſont acquittés de cet illuſtre emploi avec beaucoup plus de prudence, de ſageſſe,*

& de gloire, que n'ont fait plusieurs Rois & Empereurs ; comme il s'eſt vu parmi nous des Femmes aſſez courageuſes pour ſe mettre à la tête de leurs Armées, ſoit pour défendre leurs Etats, ſoit pour en étendre les frontieres par de nouvelles conquêtes, ce que firent autrefois les Semiramis, *les* Thomyris, *les* Zénobies, *& un grand nombre d'autres dont nous pourrions citer les exemples, perſonne & ſur-tout un Prince auſſi ſage & auſſi éclairé que votre Majeſté,* SIRE, *ne trouvera étrange la très-humble Requête que nous prenons la liberté de vous préſenter. C'eſt pour le bien de l'Etat, c'eſt pour le ſalut de la Patrie, c'eſt pour la gloire de votre Regne ; enfin*

c'eſt pour la proſpérité de votre Auguſte Famille Royale, que vous la préſente un ſéxe pour lequel nous ſçavons que vous avez un amour des plus ſincéres, une eſtime des plus parfaites, & toute la conſidération qu'il mérite.

Que *ſeroient en effet les hommes ſans les femmes ? Que deviendroient ſans elles les états les plus floriſſants ? N'eſt-ce pas à nous que les plus grands Princes ſont redevables de toute leur puiſſance, qui ſans nous s'anéantiroit bien-tôt ! Otez les femmes d'un Royaume, ou d'un Empire, même le plus vaſte & le plus peuplé, vous n'en ferez bien-tôt qu'un affreux Deſert, habité tout-au-plus par quelques Sauvages qui l'a-*

tandonneront bien-tôt eux-mêmes, dès qu'ils n'y trouveront point de femmes.

Tant *d'obligations, & qui ſont d'un ſi grand prix, méritent ſans doute des égards infinis & une reconnoiſſance qui devroit durer autant que le monde. Toute-fois, par la plus étrange & la plus horrible des ingratitudes, les hommes & les Princes mêmes, nous ont traitées & nous traitent encore tous les jours avec le plus grand mépris, en nous excluant de toutes les charges, de toutes les places & de tous les emplois, ſans aucune exception, qui ont quelque rapport, ou la moindre liaiſon avec les affaires du Gouvernement. Injuſtice criante! Ingratitude affreuſe, & que*

rien ne ſçauroit juſtifier ! Car enfin à qui appartient inconteſtablement le droit de gouverner les hommes, ſinon à celles qui les mettent au monde, qui les élevent, qui les inſtruiſent, & qui font leur plus grande félicité ſur la terre ?

Pour *toutes ces raiſons, & beaucoup d'autres encore, que nous pourions expoſer ici, ſi nous n'appréhendions pas de fatiguer votre Majeſté qui n'en ſentira que trop la ſolidité, nous vous ſupplions, ô grand Roi dont nous connoiſſons l'équité, qui fut de tout tems votre vertu favorite, de nous rendre ſur ce point la juſtice qui nous eſt due, & de nous admettre, auſſi bien que nos maris, dans tous vos conſeils, & dans le gouverne-*

ment des affaires de l'Etat, pour la conduite desquelles vous reconnoîtrez bien-tôt que nous n'avons pas moins de lumieres & de talents qu'ils en peuvent avoir.

En *attendant qu'il plaïse à votre Majesté*, SIRE, *de nous rendre sur ce point la justice que mérite notre séxe, nous ne cesserons point de faire au Ciel les vœux les plus ardents pour la conservation de sa personne sacrée, & pour la prospérité de son glorieux Regne dont nous souhaitons que la durée égale celle des siécles.* AMEN.

Le Roi ayant lu cette longue Requête que les femmes lui faisoient préſenter par la Reine, dit à ſon Chancelier

que cette affaire, étant d'une très-grande importance, elle demandoit par conſéquent que l'on y fît de ſérieuſes réflexions ; qu'il y penſeroit mûrement, & qu'il répondroit ſur cela aux Dames dans une Audience qu'il leur donneroit tout exprès le lendemain ; qu'en attendant il pouvoit aſſurer la Reine, qu'il auroit tous les égards & toute la conſidération poſſible pour ſa recommandation.

Cependant Bertholde, qui avoit entendu lire au Roi la Requête des Dames, ayant oui la réponſe qu'il venoit de faire au Chancelier de la Reine, ſe mit à rire de toutes ſes forces.... Tu ris, mon ami Bertholde, lui dit ce Prince, &

j'avoue que tu en as bien ſujet. En effet fut-il jamais demande plus extravagante que celle que ces Dames me font faire ici ? Des femmes demander à être admiſes dans tous mes conſeils, & vouloir entrer dans le Gouvernement des affaires de mon Royaume ? Ne ſeroient-elles pas en de belles mains ? Il faudroit que je fuſſe le plus fou de tous les hommes, pour ſouſcrire à cette riſible Requête.

Si tu ne l'es pas, repartit Bertholde, la démarche de ces femmes fait du-moins voir qu'elles te regardent comme tel. Ce n'eſt pas à *Alboin* qu'elles croyent avoir affaire, mais à un *Babouin*, & tu l'es véritablement, ayant eu la patien-

ce de lire juſqu'au bout leur impertinente Requête, & la foibleſſe de répondre comme tu as fait au Chancelier de ta femme.

Tu en parles bien à ton aiſe, lui dit le Roi. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit de ſon humeur hautaine & impérieuſe? Si j'avois rejeté bruſquement, comme j'ai été d'abord tenté de le faire, ſi j'avois mis au néant cette Requête à laquelle elle a ſouſcrit toute la premiere, je ſerois un homme perdu; & ſi je refuſe d'y ſouſcrire moi-même, je ne ſçais pas trop ce qui en arrivera. Au moins eſt-il ſûr qu'elle s'en vengera à la premiere occaſion qu'elle en trouvera.

Triſte maiſon, s'écria Ber-

tholde, que celle où les poules chantent, & où le coq ſe tait ! Malheur à tout chien qui ſe laiſſe prendre par la queue ! Pour faire une bonne maiſon, il n'y faut ni poules ni pigeons.... Que veux-tu dire par-là, lui répliqua le Roi ? . . . Ce que je t'ai déja dit, continua Bertholde ; je veux dire que tu ne dois imputer l'impertinence de toutes ces femmes qu'à ta foibleſſe, & à la ſotte complaiſance que tu as pour la tienne. Tu n'as qu'à acquieſcer à leur demande, & les laiſſer faire enſuite à leur tête, comme elles ſçauront bien t'y forcer dès qu'elles t'auront fait faire ce premier pas ; va, je te réponds qu'elles ſeront bientôt Maîtreſſes dans tes conſeils, & que

que ce ſera un grand bonheur pour toi ſi elles ne te chaſſent pas de ton Trône avant qu'il ſoit un mois.

Je crois, lui répondit le Roi, qu'elles ſont bien capables de le faire, ou du moins quelque choſe d'approchant. Le ſoulévement où elles furent l'autre jour contre moi m'a fait voir qu'il n'y a rien qu'on ne doive attendre de ce ſexe, lorſqu'il eſt irrité; & c'eſt ce qui me met actuellement dans un embarras terrible. Je ſuis perdu ſi je leur accorde ce qu'elles me demandent; & je ne cours guére moins riſque de l'être, ſi je le leur refuſe. Ce refus les mettra en fureur; & elles ſont capables, pour ſe venger, de faire ſoulever contre moi leurs ma-

ris, qui ayant le commandement de mes troupes, peuvent me jetter de très-mauvaiſes affaires ſur les bras. Mon cher Bertholde, Bertholde mon fidéle ami, aide-moi à ſortir du labyrinthe où je me vois, & d'où je ne prévois pas que je puiſſe me tirer ſans ton ſecours. Ton imagination fertile en ſtratagêmes t'en a fourni juſqu'à préſent pour te tirer de tous les périls où tu t'es trouvé à ma Cour. Pour peu que tu veuilles y rêver, je ſuis perſuadé qu'elle t'en fournira quelqu'un pour me ſortir de ce mauvais pas; & je me flate que tu voudras bien me rendre ce ſervice.

Non ſeulement celui-là, lui répondit Bertholde, mais je

veux encore qu'elles viennent à tes pieds te demander pardon de la folie qu'elles ſe ſont miſes dans la tête, & dont je ſçaurai bien les guérir : laiſſe-moi faire ſeulement, & ne t'inquiete pas.

CHAPITRE X.

Stratagême que Bertholde imagine pour faire échouer le projet des Dames. Embarras où elles ſe trouvent. Quelles furent les ſuites de leur curioſité & de leur deſobéiſſance. Belles réflexions de Bertholde ſur la ſotte vanité des hommes.

PArmi les créatures ſans nombre de toute eſpéce, que l'Auteur de la Natu-

re a miſes ſur la terre, il y en a principalement deux qui l'emportent ſur toutes les autres par leur obſtination & leur entêtement. Ces deux créatures privilégiées ſont la Mule, & la Femme. Entreprendre d'ôter de la tête de ces deux animaux ce qu'ils y ont une fois mis, c'eſt à-peu-près comme ſi l'on vouloit empêcher les torrents de ſe précipiter du haut des montagnes, ou faire remonter les rivieres vers leur ſource. Bertholde le tenta néanmoins, & pour y réuſſir il s'y prit de la maniere que vous l'allez voir.

Dès qu'il eut promis au Roi de le tirer de l'embarras dans lequel il ſe trouvoit, il rêva un moment à ce qu'il avoit à

faire ; après quoi il ſortit du Palais, & alla au marché où il acheta un petit oiſeau. L'ayant enſuite enfermé dans une boëte en préſence du Roi, il la donna à ce Prince en lui diſant de l'envoyer à la Reine pour la faire remettre aux Dames qui lui avoient fait préſenter la Requête qu'on a vue dans le Chapitre précédent, avec défenſe très-expreſſe, ſous peine d'encourir ſon indignation, d'ouvrir cette boëte, mais de la garder juſqu'au lendemain qu'elle ſeroit ouverte devant lui, lorſqu'elles ſe ſeroient toutes rendues à l'Audience qu'il leur avoit promiſe.

L'Officier qui fut chargé de cette commiſſion s'en étant acquitté, la Reine remit auſſi-

tôt la boëte aux Dames qui étoient encore chez cette Princeſſe où elles raiſonnoient enſemble ſur la réponſe que le Roi leur avoit fait faire par le Chancelier. Comme on ſe perſuade aiſément ce qui flatte l'amour-propre, choſe dont le beau ſéxe eſt aſſez bien pourvu, il n'y en avoit pas une ſeule qui ne ſe perſuadât que la Requête qu'elles avoient ſait préſenter au Monarque ſeroit accordée. » Sa Majeſté, di-
» ſoient-elles, n'auroit pas
» manqué de la rejetter ſi elle
» n'avoit pas eu deſſein d'y
» ſouſcrire. Mais elle a ſenti la
» juſtice de notre demande,
» & comme elle eſt l'équité
» même, elle a compris d'a-
» bord qu'il lui étoit impoſſible

» de nous la refuſer. Pour nous
» faire trouver meilleure cette
» faveur, qu'elle nous accor-
» dera ſurement, elle a ſeule-
» ment jugé à propos de la
» différer juſqu'à demain. » La boëte que le Roi venoit de leur envoyer fut encore regardée comme une nouvelle marque de la diſpoſition favorable où ce Prince étoit à leur égard.
» Il n'y a point à douter, con-
» tinuerent-elles, que cette
» boëte ne contienne quelque
» choſe d'extrêmement pré-
» cieux, & la confiance avec
» laquelle il l'a dépoſée entre
» nos mains démontre auſſi, à
» n'en pouvoir douter, qu'il ne
» nous en croit nullement in-
» dignes. Allons, Meſdames,
» faiſons voir que nous la méri-

» tons, & que chacune de » nous ſoit exacte & fidelle à » obſerver la défenſe que le » Roi nous a fait faire de tou- » cher à ce tréſor précieux ! » Là-deſſus elles prirent congé de la Reine qu'elles remercierent de ſes bontés, & ſe retirerent chacune chez elles, après être convenues de ſe raſſembler le lendemain chez la femme du Gouverneur de la Ville, d'où elles ſe rendroient enſuite toutes enſemble à l'Audience du Roi, à l'heure qu'on leur avoit indiquée.

A peine ſe furent-elles ſéparées, & rentrées dans leur Hôtels, que chacune d'elles ſe ſentit atteinte d'un deſir extraordinaire de ſçavoir ce qu'il pouvoit y avoir dans la boëte qui

qui leur avoit été envoyée. Elles réſiſterent d'abord, mais foiblement, à cette envie qui renaiſſant à chaque moment, augmenta de façon, que de toute la nuit elles n'en purent fermer l'œil, au grand déplaiſir de leurs maris qui ne purent pas mieux repoſer qu'elles à cauſe de l'agitation continuelle où elles furent. Jamais heure ne fût attendue avec plus d'impatience, que celle ou elles devoient ſe raſſembler chez la femme du Gouverneur. Il s'en faloit encore plus de trois grands quarts-d'heure qu'elle ne fût prête à ſonner, lorſqu'elles ſe trouverent déja toutes au rendez-vous. Là elles ſe mirent à babiller & à raiſonner enſemble ſur la boëte qui leur avoit

été envoyée la veille, & que le Gouverneur avoit enfermée dans ſon cabinet auſſitôt qu'il l'eut reçue des mains de ſa femme. La précaution étoit fort ſage ; car comme il connoiſſoit la Dame, craignant que ſa curioſité ne lui fît encourir la diſgrace du Roi qui, pour l'en punir, lui auroit pu ôter ſon Gouvernement, il trouva à propos d'ôter à ſa chére moitié cette occaſion de ſuccomber à la tentation. Enfin comme l'heure indiquée pour l'Audience approchoit, il crut qu'il n'y avoit plus rien à craindre. Dans cette perſuaſion il remit la boëte en queſtion à ſa femme qui la lui vint redemander, en la faiſant encore reſſouvenir de la défenſe du Roi.

Cette boëte ne fut pas plûtôt apportée dans l'aſſemblée, que toutes les Dames, la dévorant, pour ainſi dire, des yeux, ſe mirent à dire à celles qui étoient aſſiſes à leurs côtés: Le voila ce maudit & précieux dépôt qui m'a empêché de dormir toute la nuit! Je n'ai rien eu autre choſe dans la tête depuis le moment que nous ſortimes hier de chez la Reine. Pour moi, diſoit une autre, je ne ſçai pas bien au juſte ce qu'il peut y avoir dans cette boëte; mais je crois que c'eſt quelque ſortilége dont le charme m'eſt entré par les yeux: car depuis que je l'ai vue, je n'ai pas été un ſeul moment tranquille. Je vous en offre autant; Meſdames, ajou-

ta une troiſiéme, & toutes les autres, juſqu'à la Gouvernante même, tinrent à peu près le même langage. Que nous avons été ſimples, continua celle-ci, d'avoir tant ſouffert pour une bagatelle ! Si nous avions pu prévoir cela hier au ſoir lorſque nous fumes ſorties de chez la Reine, nous pouvions prévenir & nous épargner tous ces tourments.

Pendant que la Gouvernante leur tenoit ce diſcours, toutes les Dames avoient les yeux fixés ſur cette précieuſe boëte qu'il ſembloit qu'elles alloient dévorer. Quand je donne à cette boëte le titre de précieuſe, ce n'eſt pas qu'elle le méritât par elle-même, car elle n'étoit que de bois, & à la

bien payer, elle ne valoit pas deux ſols ; mais je lui donne ce nom à cauſe de ce qu'elle renfermoit, & que la curioſité de ces femmes leur faiſoit regarder comme la choſe du monde la plus précieuſe & la plus rare. Pour moi, dit encore une de ces Dames, je n'ai jamais ſouffert en ma vie, & je ne penſe pas qu'on puiſſe ſouffrir de plus cruel ſupplice que celui que j'ai enduré. Cette maudite boëte m'a donné toute la nuit des vapeurs qui m'ont penſé ſuffoquer ; & j'en ſerois morte ſans mon mari. Je ſens-même qu'elles me reviennent encore ; & je prévois que ſi je ne puis ſçavoir ce qu'elle contient, je tomberai morte à coup ſûr aux pieds

du Roi. Quel riſque après tout courons-nous de l'ouvrir ? Elle n'eſt ni cachetée, ni fermée à clef ; qui pourra, par conſéquent, s'appercevoir qu'elle aura été ouverte ? Perſonne aſſurément, à moins qu'il ne fût ſorcier. S'il étoit queſtion de toucher, de prendre, de voler cet ineſtimable tréſor ? A la bonne heure ; nous aurions très-grande raiſon d'appréhender l'indignation dont le Roi nous a menacées : mais un regard, un ſimple coup-d'œil peut-il y cauſer le moindre dérangement dont on puiſſe s'appercevoir ?

Et. . . . Mais. . . . . C'eſt parler fort ſenſément, dit la Gouvernante ; & je ne vois pas, pour moi, qu'il y ait le

moindre inconvénient dans ce que nous propoſe Madame. C'eſt la raiſon même ; & j'avouerai ici que nous avons été bien folles de ne le pas faire dès hier. Que de tourments nous nous ſerions épargnés ! Toutes les autres Dames ayant été du même avis, on ouvrit la boëte. Auſſitôt le petit oiſeau, qui y étoit renfermé, s'envole comme un éclair, & diſparoit pour jamais à leurs yeux par une fenêtre qu'une des ſervantes de la Gouvernante avoit, ſans y penſer, laiſſée ouverte.

Jamais conſternation ne fut égale à celle de ces Dames, lorſqu'elles virent l'oiſeau diſparu, & la boëte vuide. Ce qui les affligeoit encore davanta-

ge, c'eſt qu'il ne leur avoit pas donné le tems d'examiner de quelle eſpece il étoit. Etoit-ce un Moineau, un Chardonneret, une Linote, un Pinſon, une Hirondelle, une Fauvette, un Roitelet, un Roſſignol, un Canarie ? C'eſt ce que ces Dames ignoroient. Si elles l'avoient ſçu, elles lui en auroient ſubſtitué un autre de la même eſpece, quand il auroit dû leur couter mille pieces d'Or, & plus. Mais ce ſecret n'étoit ſçu que de Bertholde & du Roi ; & l'un & l'autre s'étoit bien gardé d'en rien dire à perſonne.

La conſternation où ces Dames ſe trouverent, jointe à la crainte des ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir leur déſobéiſſan-

ce aux ordres du Roi, les rendît auſſi muettes qu'elles avoient eu de babil un moment auparavant. Enfin après avoir gardé, pendant près d'un demi-quart-d'heure, un triſte & morne ſilence : « Malheureuſes que » nous ſommes, s'écria la Gou» vernante en verſant un tor» rent de larmes, qu'avons-nous » fait, & qu'allons-nous deve» nir ! Notre déſobéiſſance eſt » manifeſte, & ce ſeroit envain » que nous voudrions la cacher » au Roi. Comment pourrions» nous le faire dans l'état où ſont » actuellement les choſes ? De » quel front oſerons-nous pa» roître devant ce Monarque ir» rité qui nous a averties de l'in» dignation où il ſeroit, ſi quel» qu'une de nous avoit la har-

» dieſſe de lui déſobéir. Il nous
» perdra, Meſdames, nous,
» nos Enfans, nos Maris, &
» toutes nos Familles. Ce qu'il
» y a encore de plus triſte pour
» nous dans tout ceci, c'eſt que
» nous ne pourrons point nous
» en plaindre, puiſque notre
» infortune ne vient que de
» nous-mêmes. O malheureu-
» ſe, ô maudite curioſité, tu
» nous as toutes perdues ! Fu-
» neſte boëte, tu nous es mille
» fois plus fatale aujourd'hui,
» que ne fut autrefois celle de
» *Pandore* ! Si la curioſité, qui
» la fit de même ouvrir, cauſa
» de grands maux ſur la terre,
» du moins l'eſpérance de s'en
» voir délivré, & même ga-
» ranti, reſta-t'elle au fond de
» cette boëte ; mais il s'en faut

» de beaucoup que nous ayons » ici cette foible conſolation. » Ainſi parla Madame la Gouvernante.

Son diſcours ne fit qu'augmenter encore l'affliction où étoientt outes ces Dames, que l'on auroit priſes pour autant de ſtatuës.

Cependant l'heure de l'Audience que le Roi leur avoit promiſe approchoït. Dans l'état de perpléxité où elles étoient, elles ne ſçavoient ſi elles devoient s'y rendre, ou ſi elles ne feroient pas mieux de s'en retourner chacune chez elles. La choſe ayant été miſe en délibération & mûrement diſcutée, on étoit ſur le point de ſe déterminer pour le parti de la retraite, lorſqu'une des Da-

mes propoſa un expédient par le moyen duquel on pourroit, ſinon réparer la faute qu'on venoit de faire, du-moins prévenir les ſuites funeſtes qu'elle pouvoit avoir. C'étoit d'aller ſe jetter aux pieds de la Reine, de lui raconter le malheur qui venoit d'arriver, & la prier de vouloir bien employer l'autorité & le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roi, pour arrêter les effets de ſa colére.

» A quoi aboutiront, Meſ-
» dames, leur dit-elle, nos
» délibérations ? A quoi nous
» conduiront tous les autres par-
» tis que nous pourrions pren-
» dre ? .... A rien. Ne per-
» dons donc point en diſcours
» ni en démarches inutiles,
» un tems qui nous eſt des plus

» précieux. La faute eſt faite,
» il n'eſt plus queſtion que d'en
» prévenir les ſuites ; & il n'y
» a pas un moment à perdre.
» La Reine ſe laiſſera toucher
» & ſçaura fléchir le Roi qui,
» ſans parler de l'aſcendant
» qu'elle a ſur lui, eſt naturel-
» lement bon, & ne voudra
» pas nous perdre toutes pour
» une bagatelle. Car enfin la
» perte d'un oiſeau, qui peut-
» être ne valoit pas quatre obo-
» les, n'eſt pas la mort d'un
» Homme. Nous avons toutes
» été témoins l'autre jour de
» ſa grande bonté, & de ſon
» exceſſive indulgence pour
» notre ſéxe, dans le ſoulève-
» ment général où furent con-
» tre lui toutes les femmes de
» cette Ville, ſoulévement dans

» lequel elles le traiterent ſi in-
» ſolemment. Qu'en arriva-
» t'il ? Vous le ſçavez. Rien.
» Elles méritoient cependant
» toutes la mort pour leur ré-
» bellion ; & elles en furent
» quittes pour un moment de
» frayeur qu'elles eurent, en-
» core ce bon Prince n'y avoit-
» il aucune part. Avez-vous
» oublié combien il aime notre
» ſéxe dont je l'ai cent fois en-
» tendu faire la plus flateuſe A-
» pologie ? Et nous pourrions,
» après cela, craindre les ef-
» fets de ſon indignation con-
» tre nous ? Pour moi je ſuis
» perſuadée que notre frayeur
» lui fait injure. Peut-être mê-
» me en rira-t'il, s'il arrive qu'il
» en ſoit informé, auſſi bien
» que de la faute que nous

» avons commiſe en lui déſo-
» béiſſant. Lui nous punir pour
» la perte d'un petit oiſeau ?
» Hélas ! je ſuis preſque aſſurée
» qu'il ne le feroit pas pour
» tous les Faiſans, pour toutes
» les Perdrix, pour tout le Gi-
» bier qui eſt dans ſon Parc,
» ni pour tous les Oiſeaux du
» monde enſemble. Reprenez
» donc courage, Meſdames ;
» ſuivez-moi toutes, & reſſou-
» venez-vous qu'il eſt des mo-
» ments dans la vie où il faut
» payer de hardieſſe, & où
» le découragement ne ſert de
» rien. » Ainſi parla Madame *Sans-peur*, & toutes les Dames embraſſerent unanimement l'avis qu'elle venoit de propoſer.

Elles ſe leverent toutes auſ-

ſitôt pour ſe rendre chez la Reine, lorſqu'un Page, envoyé par cette Princeſſe, vint leur demander la boëte qu'elle leur avoit confiée la veille de la part du Roi, & les faire reſſouvenir que l'heure de l'Audience, que ce Prince leur avoit promiſe, approchoit. Les Dames lui répondirent qu'elles s'en reſſouvenoient très-bien, qu'elles partoient pour s'y rendre, & qu'elles porteroient elles-mêmes à la Princeſſe la boëte qu'elle leur redemandoit.

Elles ſe mirent effectivement en marche, & ſe rendirent dans le moment chez la Reine qui n'eut pas plûtôt apperçu la boëte que tenoit la Gouvernante, qu'elle ſe jetta deſſus, comme on fait ſur une choſe

choſe qu'on a déſirée long-tems, & avec beaucoup d'ardeur. Dès qu'elle l'eut entre les mains, elle l'ouvrit avec un empreſſement extraordinaire. Confuſe & étonnée de n'y rien trouver, peu s'en falut qu'elle ne ſe trouvât mal, tant la colére dans laquelle elle entra fut violente. « Comment donc, » s'écria-t'elle avec tranſport, » mon Mari auroit-il eu la har- » dieſſe de ſe jouer ainſi de » moi ! Je n'en ſçaurois douter » après ce que je vois, mais en » revanche il me le payera » cher. Il m'a fait paſſer la plus » triſte & la plus fâcheuſe nuit » que j'aye jamais eue en ma » vie ; & lorſque je crois ren- » contrer dans cette boëte du » ſoulagement au mal qu'il m'a

» cauſé, je la trouve vuide ! » Laiſſez-moi faire, je vais lui » chanter une belle gamme. »

Il y auroit de l'injuſtice de s'en prendre à lui, Madame, lui dit la Gouvernante. Si la boëte eſt vuide, ce n'eſt pas aſſurément ſa faute, mais uniquement la nôtre. Là-deſſus elle lui raconta, les larmes aux yeux, le malheur qui venoit de leur arriver ; & pria cette Princeſſe, au nom de toutes les Dames, de vouloir bien employer ſon crédit pour appaiſer la colére du Roi dont elles avoient tout ſujet d'appréhender les funeſtes ſuites. Ce récit, qui fut des plus patétiques, calma celle de la Reine qui, ſenſible à leur affliction, ſe chargea d'être leur Média-

trice auprés de ſon Epoux.

Cependant le Roi, qui les attendoit, étoit ſurpris de voir qu'elles ne fuſſent pas encore arrivées, & demanda à Bertholde, qui étoit auprés de lui, quelle pouvoit être la cauſe de ce retardement. Je m'en doute, lui répondit notre Païſan, & je ſuis preſque ſûr que c'eſt une ſuite de mon ſtratagême. A peine achevoit-il ces mots, qu'il vit paroître la Reine accompagnée des Dames qui étoient au nombre d'environ trois cents. Leur air triſte & abattu le confirma dans l'idée qu'il avoit, & qui ſe trouva un moment après des plus vraies.

Le Roi, ayant fait aſſéoir la Reine à ſes côtés, lui demanda le ſujet qui pouvoit avoir

occaſionné ſa viſite, quoique le nombreux cortége dont elle étoit accompagnée le lui eût fait aſſez connoître. Sire, lui dit-elle, vous avez lu la Requête que je vous ai fait préſenter hier au nom de toutes ces Dames; je viens avec elles en chercher la réponſe que vous avez promis de leur donner aujourd'hui.... Elle eſt dans cette boëte, Madame, lui répondit le Roi; & en même tems il ſe mit en devoir de l'ouvrir.... Epargnez-vous cette peine, Sire, continua la Reine, l'Oiſeau n'y eſt plus. Il s'eſt envolé. Un mouvement de curioſité, auquel ces Dames n'ont pu réſiſter, a cauſé cet accident; & vous les voyez toutes aux pieds de Votre Majeſté

pour vous en demander pardon. Les Dames en effet s'étoient toutes proſternées la face contre terre au moment qu'elles virent que le Prince alloit ouvrir la fatale boëte.

A ces mots le Roi, à qui Bertholde avoit prédit que la choſe arriveroit ainſi, feignit d'être dans une très-grande colére contre elles : « C'eſt » donc ainſi, leur dit-il d'un » air & d'un ton courroucés, » c'eſt donc ainſi que vous m'a» vez obéi, extravagantes que » vous êtes ! Vous avez laiſſé » envoler l'oiſeau dont je vous » avois confié la garde, mal» gré la ſévére défenſe & les » rigoureuſes menaces que je » vous fis faire hier à ce ſujet ! » Et vous avez encore le front,

» après cela, de venir deman-
» der à être admiſes dans tous
» mes Conſeils, & à entrer
» dans le Gouvernement des
» affaires de mon Royaume !
» Hé, comment pourriez-vous
» garder le ſecret ſur les affai-
» res qui s'y traitent, ſecret
» qui eſt de la derniere impor-
» tance, puiſque c'eſt principa-
» lement de ce point que dé-
» pendent le bonheur ou le
» malheur de mon peuple, la
» proſpérité ou la perte de mon
» Royaume, & la ſureté ou
» la chute de mon Trône ?
» Comment pourriez-vous
» réſiſter à la demangeaiſon de
» babiller, vous qui malgré
» toutes mes défenſes & mes
» menaces, n'avez pu ſeule-
» ment réſiſter, pendant une

» demie journée, à votre cu-
» rioſité ? A quelque choſe le
» malheur eſt bon. Je vois par-
» là ce que je devrois attendre
» de vous, ſi j'étois ſi fou que
» de vous accorder votre de-
» mande. Ce ſeroit bien pour
» le coup que je pourrois dire
» adieu au ſecret. On n'auroit
» pas plûtôt mis dans mes Con-
» ſeils une affaire ſur le tapis,
» que de quelque importance
» qu'elle fût, une heure après,
» ou peut-être en moins de
» tems encore, toute la Ville
» en ſeroit inſtruite. Allez, fol-
» les que vous êtes, vous mé-
» riteriez que je vous fiſſe pu-
» nir avec la derniere ſévérité
» pour m'avoir déſobéi, com-
» me vous avez fait; mais par
» conſidération pour la Reine

Roi, autant ce Prince fut-il ſatisfait de Bertholde, qui par l'ingénieux ſtratagême de ſon petit oiſeau, venoit de le tirer d'un pas très-hazardeux où il auroit peut-être ſuccombé ſans ſon ſecours. Après qu'elles ſe furent retirées, très-contentes d'en avoir été quittes à ſi bon marché, il remercia ce Païſan du ſervice qu'il venoit de lui rendre. Tu es donc content de moi, lui dit Bertholde. Aſſurément, reprit le Monarque; & je ſouhaiterois de tout mon cœur que la Reine & mes Courtiſans le fuſſent autant que moi; mais tes manieres ruſtiques les choquent extrêmement, & ſurtout ton impoliteſſe. La Reine que je viens de reconduire, & en préſence de laquelle tu

as toujours eu le chapeau ſur la tête pendant l'audience que je lui ai donnée, vient encore de m'en faire ſes plaintes. Je lui ai dit pour t'excuſer que tu ne l'ôtois jamais devant moi, & que tu n'avois même jamais fait la moindre inclination pour me ſaluer.....

Et pourquoi m'inclinerois-je pour te faire la révérence, lui dit Bertholde? La terre doit-elle ſaluer la terre? Nous en ſommes tous ſortis, & nous y rentrons tous, les uns plûtôt, les autres un peu plus tard. La main de celui qui nous a tous formés nous briſe, quand il veut, comme le Potier met en piéces, quand il lui plaît, les Vaſes qu'il a fabriqués. Quoique les uns ſoient employés

à des uſages honorables, & que les autres ſervent à des uſages communs, & même quelquefois ignobles, toute la différence qu'il y a entre eux ne vient que de la fantaiſie & du caprice des hommes : & je ne crois pas qu'on ait jamais vu un pot de chambre s'incliner pour ſaluer un autre vaſe de la même matiere dans lequel on avoit mis des fleurs. C'eſt auſſi ce que je n'ai jamais fait, & ce que je ne ferai jamais. Tu es le pot aux fleurs, je ſuis le pot de chambre, ton origine n'eſt pas différente de la mienne ; nous ſommes ſortis tous les deux de la même main, & pétris de la même matiere ; tu ne me dois rien, je ne t'en dois pas davantage. Quand la mort

nous aura mis tous les deux en piéces, & fait rentrer dans la Terre dont nous ſommes ſortis, n'aurois-tu pas bonne grace à me demander alors des inclinations, des ſaluts & des révérences ? Regardons-nous tous dans ce point de vue, enviſageons ce terme, qui eſt inévitable pour nous, & où nous voyons tous les jours nos ſemblables arriver, c'eſt alors que tu ſentirois le ridicule de ce que tu exiges de moi, & que je ne puis me réſoudre à t'accorder.

Et que dirois-tu ſi je t'obligeois à le faire, lui dit le Roi ?.... Je t'en défie, continua Bertholde, à moins que tu n'employaſſes pour cela la violence à laquelle il faut que

tout céde. Je ſçaurai bien en venir à bout, lui repartit le Roi, ſans avoir recours à cette voye que je n'ai preſque jamais mis en uſage, la douceur ayant toujours été le principe de mon gouvernement. A demain, nous verrons qui de nous deux en aura le démenti. En achevant ces dernieres paroles, le Roi ſe leva pour aller au Conſeil qui étoit déja aſſemblé, & où l'on n'attendoit plus que lui. De ſon côté Bertholde alla à ſes affaires qui n'étoient pas, à coup ſûr, d'une auſſi grande conſéquence.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
De la premiere Partie.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Pour ſervir d'introduction aux ſuivans. pag. 1.

CHAPITRE II.

Ce qu'étoit Bertholde. L'eſtime qu'on en faiſoit dans ſon Village. Il vient à la Ville. Plaiſant combat dont il eſt témoin. 8

CHAPITRE III.

Comment Bertholde s'introduit à la Cour, & la converſation qu'il a avec le Roi. Il en eſt chaſſé. 21

CHAPITRE IV.

Dans quel équipage Bertholde revient à la Cour. Comment le Roi termine le différend qui s'étoit élevé entre

deux Femmes au ſujet d'un Miroir. Portrait naturel des Femmes. Leur Apologie. 43

CHAPITRE V.

Eloge de la vie Ruſtique. Combien la moleſſe eſt nuiſible à la ſanté. De quelle maniere Bertholde s'y prit pour obliger le Roi de ſe dédire de tout le bien qu'il avoit dit des Femmes. Tumulte épouvantable qu'elles viennent faire à la Cour de ce Prince, & quel en étoit le ſujet. 59

CHAPITRE VI.

Quelles furent les ſuites de la ruſe de Bertholde. Nouvelle Apologie du Beau Séxe. Colère de la Reine contre Bertholde. Caractére de cette Princeſſe, & des Femmes en général. 87

CHAPITRE VII.

De quelle maniere Bertholde évite les châtimens que la Reine étoit réſolue de lui faire, & comment il les

fait retomber sur ses Domestiques mêmes auxquels elle en avoit donné la commission. 99

CHAPITRE VIII.

Bertholde raconte au Roi ce qui s'est passé chez la Reine. Il confond un Parasite. Tour qu'il joue au Roi pour le convaincre d'une vérité dont il ne vouloit pas convenir. 116

CHAPITRE IX.

Plaisante & singuliére Requête présentée au Roi par les Dames. Embarras dans lequel ce Prince se trouve à cette occasion. Il prie Bertholde de l'aider à s'en tirer. 144

CHAPITRE X.

Stratagême que Bertholde imagine pour faire échouer le projet des Dames. Embarras où elles se trouvent. Quelles furent les suites de leur curiosité & de leur désobéissance. Belles réflexions de Bertholde sur la sotte Vanité des Hommes. 163

Fin de la Table des Chapitres.

961283